179 19 MARS 1949 100 FRANCS

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

HOOVER LIBRARY

« MONTY » A LA NUIT DE FALAISE

Le maréchal Montgomery, libérateur de Falaise, arrive au théâtre Mogador, où se déroule une brillante soirée de gala organisée par la municipalité du IX[e] arrondissement au bénéfice de la ville martyre dont elle est marraine. Phot. *France-Illustration* (M. Jarnoux).

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT A FRANCE-ILLUSTRATION

MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Téléphones { Administration : TRUdaine 82-54 / Rédaction : TRUdaine 78-47 | Chèques postaux : PARIS 4670-19 | Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.

L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX.

L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

★

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
	6 mois. . .	1.950	2.450	2.550	3.050
	Un an . . .	3.900	4.900	5.100	6.100

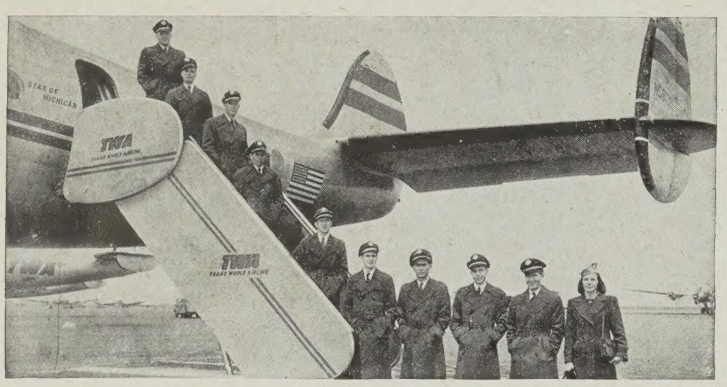
ÉTRANGER :

		ABONNEMENT N° 1		ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
U. S. A.	6 mois. . .	9,30	dollars	11,85	12,05	14,60
	Un an . . .	18,60		23,70	24,10	29,20
SUISSE.	6 mois. . .	37,55	francs	47,90	48,65	59,02
	Un an . . .	75,10	suisses	95,80	97,30	118,04
PORTUGAL.	6 mois. . .	231,75	escudos	295,80	300,50	364,45
	Un an . . .	463,50		591,60	601	728,90

AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

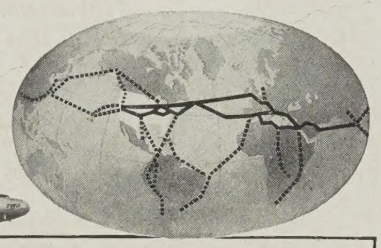
	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois. . .	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an . . .	4.900	6.250	6.350	7.700

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.
TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : 50 fr. — Frais d'envoi : 3 fr. 50 par fascicule.

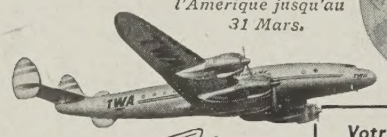


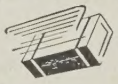
Deux équipages complets assurent le service durant chaque vol transatlantique des TWA.

C'est parce qu'un équipage de 10 membres assure chaque trajet transatlantique que tant de voyageurs au monde choisissent TWA pour leurs déplacements. Ils savent que des aviateurs américains experimentés, vigilants, sont aux postes de commande à tous les instants. A chaque vol transatlantique, un homme de secours est prévu pour chaque poste - l'équipage est double. Un relais est établi, les uns veillent tandis que les autres sont au repos. Ce sont tous des aviateurs américains totalisant des centaines de vols transatlantiques TWA. Les skyliners avancent a plus de 8 km à la minute dans une atmosphère calme et lumineuse. Pour des trajets rapides, confortables d'un point du globe a un autre, demandez à votre agence de voyages des places par TWA. Ou consultez l'agence de voyages TWA la plus proche.



NOUVEAUX TARIFS RÉDUITS *pour des voyages circulaires de 30 jours vers l'Amerique jusqu'au 31 Mars.*





LIVRAISONS RAPIDES, fret de toute importance pour toutes destinations. Tarifs les plus bas par les cargos aériens TWA. — Service sûr. — Consultez votre transitaire ou bureau de fret TWA le plus proche.
PROvence 79-80

Votre agence de voyages représente

TWA
TRANS WORLD AIRLINE
BALzac 10-83
101, Champs-Élysées - PARIS
U. S. A. • EUROPE • AFRIQUE • ASIE

EAU DE COLOGNE
"à travers bois..."

EAU DE COLOGNE
"vivifiante"
CONDENSE EN ELLE TOUS LES PARFUMS FRAIS ET TONIQUES DE LA FORET
PLASSARD
PARIS
Parfumeurs depuis 1815

PUYBELLE PL. 13

LA SEMAINE CAMIQUE, par CAMI.

ADIEU AU CHANTEUR COMIQUE

— C'est les yeux en pleurs que je dis un dernier adieu à l'inoubliable créateur de *C'est dans l' nez qu' ça m' chatouille* et à l'immortel interprète de *la Polka des gambilleurs...*

LES ÉLECTEURS S'AMUSENT

— Dites donc, ce Tartempion est une véritable trinité !...

— Pourquoi ?

— Dame ! L'impair, le fisc et le sans-esprit.

UN COMBLE !

— Je voudrais que vous m'établissiez mes feuilles d'impôts sur le revenu. Je n'arrive pas à m'en sortir !...

— Vous êtes... ?

— Je suis percepteur.

DISTRACTION

— Docteur, du matin au soir ça chante, ça gazouille dans mon œsophage ! C'est une véritable « radio » !

— Déshabillez-vous ! Je vais écouter les informations.

A LA MANIÈRE DE...

— C'est Dufiel, le féroce critique théâtral. Tous les artistes craignent les articles venimeux de sa rubrique.

— Je sais. On l'a surnommé la vipère rubrique !...

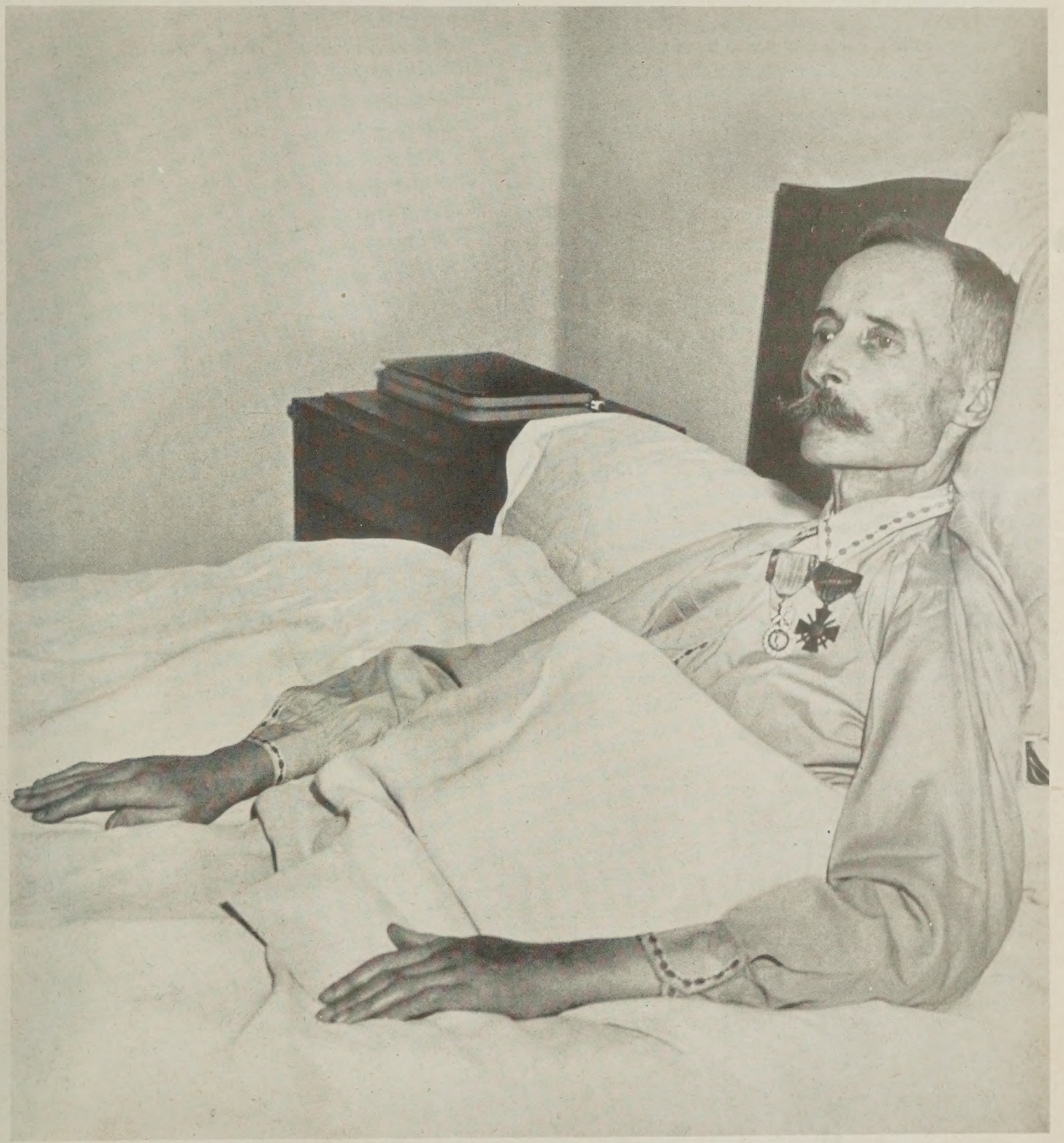
CINQUIÈME ANNÉE NUMÉRO 179 19 MARS 1949

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

GEORGES OUDARD
FONDATEUR

G. CAHEN-SALVADOR
DIRECTEUR GÉNÉRAL



LA MÉDAILLE MILITAIRE AU GÉNÉRAL GIRAUD

Sur son lit d'hôpital, à Dijon, le général Giraud a reçu le 10 mars la Médaille militaire et la Croix de guerre avec palme, en présence du général Revers, chef d'état-major général de l'armée. « Chef prestigieux aux états de service splendides, dit sa citation, ...soldat magnifique, d'un courage jamais abattu, d'une dignité égale à son abnégation, compte parmi les gloires les plus pures de l'armée française. » Phot. *N. Y. Times.*

INSTANTANÉS de la SEMAINE MONDIALE

A PARIS, M. Petsche, ministre des Finances, s'est entretenu avec Sir Stafford Cripps, le chancelier de l'Echiquier, des problèmes que posent les échanges commerciaux entre la France et la Grande-Bretagne.

A SOFIA, quinze pasteurs protestants de Bulgarie poursuivis sous l'inculpation de « haute trahison » ont comparu devant le « tribunal du peuple », où quatre d'entre eux ont été condamnés à la réclusion perpétuelle.

A PARIS, M. Queuille, présidant le déjeuner de l'Association de la presse étrangère, a déclaré que la France serait heureuse de voir se réunir à Paris une conférence des chefs de gouvernement pour établir la paix.

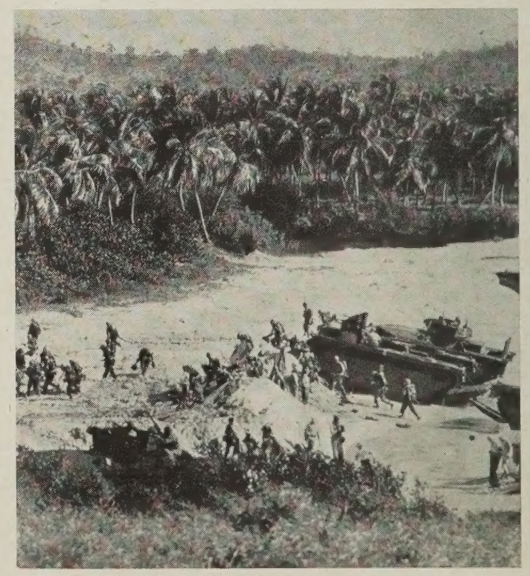
A WASHINGTON, un « conseil de la Tchécoslovaquie libre » a été constitué par les exilés tchèques qui, ayant fui la dictature, désirent faire entendre à leurs concitoyens opprimés la voix de la liberté.

A NANKIN, la démission du gouvernement du docteur Sun Fo, premier ministre de la Chine nationaliste, est considérée comme susceptible de faciliter les négociations d'armistice avec les communistes.

A BERLIN, M. Attlee, arrivé de Londres par la voie des airs afin d'inspecter les forces aériennes, s'est entretenu avec le général Clay et avec les leaders politiques des zones occidentales d'Allemagne.

A ISTAMBOUL, au centre de la ville, une formidable explosion, ressentie dans un rayon de 30 kilomètres, a détruit la fabrique d'armes et de munitions de Nuri Pacha, causant trois cents morts et de nombreux blessés.

A JERSEY-CITY, trente des tracteurs remis à la France au titre du plan Marshall ont été embarqués à destination d'Alger, où ils contribueront à l'intensification de la culture des céréales en Afrique du Nord.



A PORTO-RICO, la flotte américaine de l'Atlantique s'est livrée dans l'île de Vieques à de grandes manœuvres d'assaut et de débarquement, les plus importantes effectuées depuis la fin de la guerre.

RETOUR A LA CONFIANCE

Dans tous les départements de la métropole et de l'Algérie — exception faite pour celui de la Seine — va être renouvelée, demain et le 27 mars, la moitié des conseillers généraux en exercice, c'est-à-dire 1.486 des 3.025 élus cantonaux de 1945. Ainsi se trouvera respectée, avec quelques mois de retard, la loi du 10 août 1871 qui fait obligation de renouveler par moitié tous les trois ans les conseillers généraux élus pour six ans. Le scrutin prochain aurait dû se dérouler en octobre dernier, avant les élections au Conseil de la République, mais, devant les résistances socialistes et les hésitations d'autres partis, cette consultation a été finalement renvoyée en mars.

Encore qu'elle se soit déroulée sans incident notable et dans une passion toute relative la campagne électorale a pris une physionomie plus politique que lors des consultations d'avant guerre, où les considérations locales et le prestige personnel des candidats entraient largement en ligne de compte.

Cette fois les partis s'affronteront dès le premier tour, leur « drapeau largement déployé » — selon la formule consacrée — ce qui leur permettra de recenser leurs voix propres et de prendre ainsi la température du corps électoral. Mais pour le scrutin de ballottage les rassemblements et les coalitions s'opéreront bien davantage en vertu des situations régionales qu'en fonction des mots d'ordre des partis. Et cela explique l'incertitude qui règne sur ce scrutin, comme la prudence et la réserve des pronostics.

Les dernières élections générales cantonales de septembre 1945, qui portaient, du fait de la guerre, sur la totalité des sièges des conseillers élus en 1937, s'étaient traduites par une forte poussée vers la gauche et l'extrême gauche. Depuis 1945 le climat électoral s'est sensiblement modifié ; le parti radical-socialiste a repris dans l'activité nationale une place que les partis voisins prétendaient lui contester ; l'entrée en scène du R. P. F. et ses succès aux élections partielles et au Conseil de la République auront leur répercussion sur ce scrutin. Enfin la position de plus en plus antinationale prise par les communistes dressera contre ceux-ci, dans tout le pays, l'ensemble des autres partis.

Dans son cabinet M. Jules Moch a sous les yeux la carte des opérations de la Sécurité du territoire.

ÉCHEC AU DÉSORDRE

On sait par expérience que toutes les manifestations d'un parti communiste s'inscrivent dans le cadre de la politique voulue et décidée par les chefs du communisme international. N'ayant pu réussir à faire une brèche dans le bloc occidental ni à rompre les négociations du pacte atlantique, l'U. R. S. S. a opéré sur le plan international un « durcissement » qui devait se traduire dans le comportement des partis communistes des pays de l'Ouest.

Les effets de ce raidissement se sont fait d'autant plus sentir en France que les graves mécomptes enregistrés par les chefs communistes avaient mis ceux-ci en posture difficile devant le Kominform. Il leur fallait renoncer à l'espoir de voir les portes du gouvernement se rouvrir devant eux ; la perspective d'une conquête du pouvoir par les voies législatives et normales est disparue, tandis que la décevante expérience de grève générale tentée en novembre dernier a montré l'impossibilité où se trouve le parti des masses d'entraîner celles-ci dans des mouvements à caractère politique. Enfin les dirigeants du parti et de la C. G. T. ont trouvé devant eux un gouvernement résolu à protéger l'ordre public et à se dresser, en toutes circonstances, contre les entreprises de sabotage et de désorganisation nationales.

M. Henri Queuille et M. Jules Moch, ministre de l'Intérieur, jouaient en novembre dernier une grosse partie, qui était celle de la France. Ils l'ont gagnée, on le sait, grâce au remarquable dispositif de sécurité mis en œuvre par le ministre de l'Intérieur et sans que l'on eût à déplorer d'incidents tragiques dans les contacts, toujours difficiles, entre manifestants et service d'ordre.

En face des 300.000 grévistes d'octobre et de novembre 1948, les C. R. S., engagées dans des conditions parfois dramatiques, ont fait montre d'un sang-froid et d'une patience à toute épreuve. M. Jules Moch leur a rendu un hommage mérité, en soulignant que les milliers de gardes astreints à des rencontres quasi quotidiennes autour des puits, assaillis par les éléments communistes les plus excités et les plus fanatiques, n'ont jamais fait usage de leurs armes, respectant en cela les instructions impératives données à leurs chefs par le ministre de l'Intérieur. Cette attitude est d'autant plus méritoire que six cents gradés et soldats des C. R. S. ont été blessés, grièvement parfois.

Grâce à ces mesures à la fois résolues et prudentes, le sabotage de notre production charbonnière a été déjoué et le cuisant échec des grèves du sous-sol a porté un coup sérieux au prestige de la C. G. T. « colonisée ».

L'ŒUVRE DE REDRESSEMENT

En jugulant ainsi le désordre social les ministres se sont assuré la possibilité de poursuivre une tâche de redressement et d'assainissement dont on peut, hors de toute considération politique, apprécier aujourd'hui les premiers et bienfaisants effets. La hausse, l'angoissante hausse a été stoppée. Les prix reculent, trop timidement encore sans doute, mais la baisse se précise pour les denrées de consommation, dont les cours sont plus bas qu'en octobre dernier. Le gouvernement a ainsi éliminé l'argument essentiel des conflits sociaux et retiré aux communistes leur plate-forme ordinaire d'agitation démagogique. Première conséquence de cette détente, les productions nationales se sont développées et le plan Marshall, contre lequel les communistes se seront en vain acharnés, apporte à l'œuvre de rééquipement du pays, pour la première année, une avance de 172 millions de dollars.

L'emprunt, dont d'aucuns prédisaient l'échec, aura donné des résultats plus que satisfaisants, dépassant 296 milliards et apportant au Trésor 108 milliards en espèces, ce qui peut être considéré comme le signe indéniable d'une renaissance de la confiance. Le redressement opéré a été apprécié avec une telle faveur hors des frontières que la France se trouve aujourd'hui en mesure de pouvoir emprunter, le cas échéant, sur les places étrangères. Quant aux inquiétudes qui pesaient lourdement sur la tenue de notre franc, elles s'estompent du fait qu'en un seul mois la monnaie nationale s'est redressée de plus de 20 % par rapport à l'or, au dollar et au sterling.

Pour une fois les Français peuvent regarder avec un peu de sérénité un horizon dégagé des sombres nuées qui l'obscurcissaient depuis des années, et chacun d'eux, semble-t-il, devrait se réjouir de voir le pays recouvrer peu à peu sa santé. C'est justement ce que les communistes entendent éviter à tout prix.

LE DURCISSEMENT COMMUNISTE

Telle est la raison majeure, dominante de l'actuel raidissement du parti et des nouvelles méthodes mises en œuvre par ses chefs.

Sur le plan social, on constate au sein de la C. G. T. et des comités d'entreprise une véritable épidémie de « purges » et de coupes sombres. Précaution jugée utile sans doute au moment où la recrudescence des sabotages dans les bassins miniers et la reprise des grèves tournantes donnent un sens aux consignes du Kominform.

Sur le plan politique, le même durcissement se traduit par l'actuelle offensive de démoralisation nationale que M. Henri Queuille dénonçait dans les termes suivants, le 24 février dernier, en s'adressant aux élus communistes :

« Nous avons déjoué vos manœuvres de grèves. Alors vous avez préparé dans l'ombre une misère qui vous aurait permis de reprendre vos tentatives. Vous espériez réussir à la faveur de l'inflation, mais la France se redresse et la confiance renaît. Vous sentez que vous ne pouvez rien dans ce domaine et vous cherchez par d'autres moyens à atteindre le moral du pays dans ce qu'il a de plus sacré : le moral de l'armée. »

A dire vrai la déclaration récente de M. Maurice Thorez, qui a provoqué une émotion compréhensible dans l'opinion, ne faisait que confirmer, en l'aggravant, une position déjà prise voilà trois mois, lors de l'échec des grèves. Commentant alors une déclaration du Bureau politique du parti communiste, M. Jules Moch dénonçait l'ordre donné par le Kominform à ses commettants de l'Ouest d'engager une campagne pour imprégner le pays de cette idée qu'en toute hypothèse les Français ne se battraient jamais contre les armées russes et qu'en pareil cas la désertion deviendrait un geste louable.

Aujourd'hui il n'est plus seulement question d'un refus de défendre le territoire français, mais d'une coopération avec l'envahisseur éventuel. Aux armes néfastes de la grève générale et de l'insurrection s'ajouterait ainsi un appel à la désertion en masse qui, pour l'Assemblée nationale, relevait des articles du code pénal. En vertu de quoi un réquisitoire introductif contre X a été établi pour « excitation de militaires à la désobéissance » et pour « entreprise de démoralisation de l'armée ».

Cet X n'est d'ailleurs pas inconnu, mais les chefs communistes s'abritent sous le manteau protecteur de l'immunité parlementaire, tandis que la justice doit se rabattre sur les exécutants et sur les comparses.

Le mal est plus profond qu'on ne l'imagine à en juger par les faits graves que révèlent les poursuites engagées à la suite des enquêtes effectuées depuis novembre par les services de Sécurité du territoire. L'opinion s'est particulièrement émue du rôle joué en l'occurrence par des officiers en activité tel ce commandant de F. T. P. intégré dans l'armée avec son grade, et qui reconnaît avoir livré à un attaché militaire étranger des documents secrets sur la fabrication des armes ! Avant guerre un tel acte eût soulevé dans tout le pays une indignation unanime. Le code pénal ne déclare-t-il pas coupable de trahison et passible de la mort « tout Français qui livre à une puissance étrangère ou à ses agents un secret de la défense nationale » ?

Aujourd'hui le fanatisme des disciples de Moscou apparaît dans cette stupéfiante réponse faite par l'officier aux enquêteurs : « Je pensais que l'on ne devait pas avoir de secret pour une grande démocratie populaire. »

Voilà où peuvent conduire les consignes auxquelles sont astreints des officiers tenus, parce que communistes, de faillir au devoir le plus élémentaire et de renier les impératifs les plus sacrés. Cela au nom d'un parti pour qui les pires traîtres à la cause française sont Henri Queuille, Charles de Gaulle et Léon Blum, alors que MM. Thorez et Marty nous sont présentés comme les parangons du patriotisme le plus pur !

LE GÉNÉRAL GIRAUD

Dans un livre récent le général Giraud a déclaré : « J'ai eu la vie que j'avais rêvée... Ce serait à recommencer que je recommencerais, avec la même foi, la même ardeur, la même folie, si j'ose dire. »

C'est dans une auréole de gloire que disparaît le « chef prestigieux aux états de service splendides » après une carrière d'un demi-siècle au service de la liberté et de la patrie.

En 1914, à Charleroi, dans une atmosphère de défaite, le capitaine Giraud reçoit le baptême du feu à la tête de sa compagnie de zouaves. Quelques jours plus tard, à Guise, il tombe, frappé d'une balle en pleine poitrine alors que la victoire semble enfin sourire à nos armes. Laissé pour mort sur le terrain et ramassé par les Allemands, il est cependant miraculeusement sauvé. Alors que sa blessure est encore ouverte, il s'évade deux mois plus tard de l'hôpital et regagne la France libre en passant par la Belgique, la Hollande et l'Angleterre. Affecté à l'état-major, il supporte mal l'inaction et reprend un commandement dans la troupe. En tête de son bataillon de zouaves, en juillet 1917, il attaque le fort de la Malmaison, pénètre dans les ruines et inflige un sanglant échec à la garde prussienne. En 1918, malgré ses nouvelles fonctions à l'état-major de la légendaire division marocaine, spécialiste des « coups durs », il se trouve toujours en première ligne au moment du combat, en avril, en mai, enfin lors de la contre-offensive victorieuse du 18 juillet.

La paix est revenue ; Lyautey l'appelle au Maroc, car il connaît ses qualités d'organisateur et de soldat. « Regardez-le bien... il est grand en tout », disait-il de lui. En fait, le commandant, bientôt colonel Giraud, est toujours présent aux opérations importantes qu'il prépare et exécute, toujours premier au « baroud », à Ouiaouzzert et Bin-el-Ouidane en 1922, à Kifan en 1925, où il livre six combats contre les tribus révoltées. En 1926, contre Abd el-Krim qui menace Taza, Giraud, avec son 14e tirailleurs est là ; il « paye de son sang sa magnifique ardeur ». Quelques mois plus tard, à peine remis, il poursuit les rebelles jusqu'à Targuist, en plein cœur du Rif et capture leur chef.

Nommé commandant des confins algéro-marocains en 1930, il réduit les dernières poches de dissidence, pacifie et organise. Après le Tafilalet en 1932, c'est le Haut-Atlas en 1933 ; puis, en février 1934, au cours des dernières opérations entre Noun et Draa, c'est à 150 kilomètres de leurs bases qu'il enlève ses groupes mobiles et reçoit l' « aman » des dernières tribus.

En 1931, le général Huret inspecte les troupes du général Giraud, alors commandant des territoires des confins algéro-marocains.

le général Giraud, en mai 1940, auprès de l'appareil a bord duquel il va être transporté a Kœnigstein pour y être interné.

Les Alliés a la conférence de Casablanca : le général Giraud, F. D. Roosevelt, le général de Gaulle, M. Winston Churchill.

Après la fin des opérations marocaines, en 1936, le général Giraud revient en France, gouverneur de Metz, alors que les Allemands viennent d'occuper la zone démilitarisée et intensifient leur préparation à la guerre. Conscient du péril, le général Giraud exige de ses unités un effort total et son nom restera pour les Lorrains, qui lui gardent un indéfectible souvenir, synonyme de fermeté et d'autorité. A la veille des hostilités il apporte au Conseil supérieur de la guerre, où il est nommé en 1938, les mêmes vues réalistes et constructives. Arrive 1939, et de nouveau la guerre...

Commandant notre VII[e] Armée à l'extrême gauche du dispositif, le général Giraud est chargé de pousser rapidement ses divisions jusqu'en Hollande en cas d'invasion allemande par les pays neutres du Nord. Le 10 mai, c'est en voiture découverte, avec son képi à feuilles de chêne, qu'il traverse les villages belges, enlevant son armée dans un rush impressionnant. Animées par un tel chef, nos troupes parviennent à Breda, au delà d'Anvers, beaucoup plus rapidement que les Allemands — ils l'avoueront plus tard — ne s'y attendaient.

Malheureusement, à la même heure, au sud de Namur, sur la Meuse, c'est la défaite : le général Giraud quittant la VII[e] Armée est appelé à remplacer en pleine bataille le chef de la IX[e] Armée enfoncée à Dinant par des forces infiniment supérieures. On attend de son dynamisme le « choc psychologique » capable d'arrêter la déroute. Il écrira plus tard que cette solution « personnelle » ne pouvait rétablir une situation désespérée. Malgré ses efforts, la résistance ne peut « s'accrocher » utilement. Son P. C. d'armée, qu'il ne veut pas replier « pour donner l'exemple », se trouve bientôt en première ligne puis dépassé par les blindés allemands. Dans un char, il tente de regagner nos lignes, mais trouve la route barrée. Il se réfugie alors dans une ferme et s'apprête à faire le coup de feu avec quelques hommes. Cependant, au dernier instant, il donne l'ordre de ne pas tirer pour ne pas faire massacrer les femmes et les enfants qui ont choisi le même refuge que lui. C'est la capture et le départ pour Kœnigstein, où il reste prisonnier jusqu'en avril 1942.

Est-il nécessaire de rappeler — puisqu'elles sont très connues — son évasion spectaculaire au moyen d'un câble le long des 50 mètres de rocher abrupt, sa rentrée en France par la Suisse à travers mille péripéties, la fureur des Allemands et les pressions exercées sur lui par le gouvernement de Vichy pour qu'il retourne se constituer prisonnier ? Rappelons plutôt la belle lettre qu'il faisait parvenir clandestinement à ses fils quelques semaines plus tôt : « Ne désespérez pas, la guerre n'est pas finie, il faut que les énergies se rassemblent. » Elle annonçait ses activités futures.

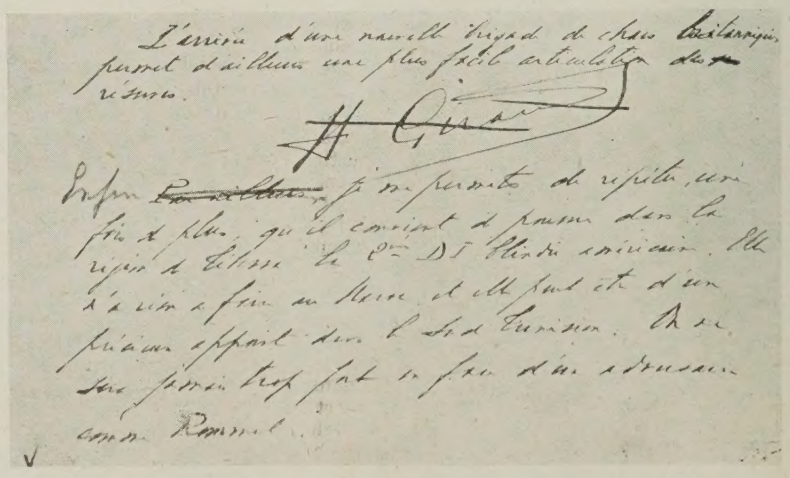
En novembre 1942, après quelques mois passés en France pour mettre au point des plans d'action contre les Allemands, le général Giraud rejoint l'Afrique. En sous-marin, par Gibraltar — c'est ce qu'il baptisa sa « troisième évasion » — il gagne Alger le 9 alors que les Alliés viennent de débarquer.

Nommé le 14 novembre commandant en chef des forces terrestres et aériennes d'Afrique du Nord, son objectif *immédiat* est la rentrée de la France dans la lutte en Tunisie. Dès le 17 novembre, en avion, il gagne le front tunisien et apporte au combat contre Rommel la même ténacité qu'il a toujours déployée. Ce sont alors — événements encore présents à la mémoire — la dure campagne de Tunisie et la victoire totale en Afrique du Nord. Sous l'impulsion de Giraud, bientôt coprésident avec le général de Gaulle du Comité français de la libération nationale, l'armée française se réorganise ; il signe avec le président Roosevelt les accords d'Anfa en vue de l'armement d'une dizaine de divisions et de la création d'une flotte aérienne d'un millier d'appareils. En juillet 1943, il part pour l'Amérique pour hâter la mise sur pied des unités françaises qui se lanceront bientôt dans la campagne d'Italie sous les ordres du général Juin et plus tard en France avec le général de Lattre. C'est encore fin septembre et début octobre 1944, prélude à la libération de la France, l'opération de Corse débarrassée de l'ennemi par l'action conjuguée, entreprise sous sa haute direction, des partisans et F. F. I. et des troupes régulières d'Afrique admirablement secondées par notre marine et notre aviation.

Ainsi le général Giraud fut un des principaux artisans de la victoire finale, dont il n'avait jamais désespéré. Comme il l'a écrit lui-même : « Aux yeux de nos Alliés stupéfaits et de nos ennemis atterrés, l'armée française a montré qu'elle pouvait renaître de ses cendres quand on voulait la ressusciter... »

Mais il était demeuré, lui, l'une des étincelles d'où le feu devait renaître.

Commandant P. Lyet.



Autographe du général Giraud, peu après le débarquement des Alliés, alors qu'il commandait les troupes d'Afrique du Nord.

Conteurs, charmeurs de serpents, joueurs donnent a la place Djemaa-el-Fa, a Marrakech, une animation que la nuit même n'interrompt pas.

MAROC D'APRÈS GUERRE

par René Branellec

Toute vérité est bonne à dire. Mais la vérité est comme Janus : elle a plusieurs visages. Le Maroc est pire que Janus. C'est un bloc de cristal dont on voit en même temps toutes les arêtes, toutes les faces, quoique dissemblables, par transparence. Vous croyez décrire un de ses aspects et vous vous apercevez soudain que vous êtes « de l'autre côté », que vous avez traversé la masse. Il faut en faire le tour lentement.

Fort heureusement, on n'a plus à découvrir le Maroc poétique, le Maroc officiel, le Maroc touristique, le Maroc de la conquête, celui de la pacification, le Maroc pendant la guerre, les œuvres françaises au Maroc, etc. Ces Marocs-là sont installés les uns dans l'éternité, les autres dans l'oubli, qui est souvent aussi insondable que l'éternité. Ma tâche se trouve limitée, en fait, à des considérations réalistes et parfois violentes sur le Maroc actuel.

Deux routes s'offrent en effet : celle fleurie de l'hyperbole où maints talents se sont distingués ; celle percée de chausse-trapes qui mène à l'arbre aux fruits amers dont on vante les vertus, mais auxquels on ne recourt qu'en cas d'extrême nécessité. Le Maroc se trouve aujourd'hui devant l'obligation de suspendre pour un moment un concert harmonieux de louanges — parmi lesquelles beaucoup sont justifiées — et d'écouter sa propre voix, que je me suis borné à transcrire. On y démêle de l'inquiétude, le désir d'en finir avec certaines absurdités anciennes, le souci de rester dans la réalité, de travailler, de voir clair et loin, l'espoir magnifique, pleinement fondé dans l'avenir d'un pays dont la responsabilité et la maturité sont trop grandes pour se laisser plus longtemps bercer par des hymnes glorieux ou des pipeaux bucoliques.

« O vieux Maghreb sombre, chantait Loti, tourne bien le dos à l'Europe... Continue ton rêve. » Le Maghreb sombre est mort de vieillesse. Les poètes diront encore de jolies choses à son propos. Le jeune Maghreb est plein de la vigueur que nous lui avons donnée. Il veut vivre avec son temps. S'il tourne un jour le dos à l'Europe, ce ne sera non pour reprendre son rêve, mais pour regarder l'Amérique. A nous de méditer quelques instants là-dessus.

ATMOSPHÈRE DE CASABLANCA

Rue de la Banque, un restaurant moyen. Une vaste salle éclairée à la « lumière du jour ». A gauche, le bar où viennent les clients pressés. La propreté est approximative, mais l'accueil sympathique. Sur une carte très usagée est inscrite une variété étonnante de plats, probablement pour la satisfaction morale du patron et le renom de l'établissement. Après avoir entendu le garçon espagnol me répondre une dizaine de fois avec flegme : « Non, monsieur, celui-là c'est fini... » Je finis par adopter son choix, qui se limite à une omelette.

A la table de droite deux jeunes gens discutent :

« R... m'a procuré deux titres de la X...

— Quelle sorte de titres ?

— Des carrières.

— Que tire-t-on des carrières ? (L'autre fait une moue de dédain.)

— Je n'en sais rien. C'est sûr et ça monte. »

J'apprends qu'une société fait actuellement construire un bâtiment où les agrumes seront ensachées à la cadence de 20 tonnes à l'heure.

« Remarquable... et les exportations sont de quel ordre ?

— Actuellement, 300 à 400 tonnes par jour. Il y a un ennui, la concurrence espagnole. Beaucoup d'acheteurs ont subi des pertes considérables... En réalité, la société avait 300 millions à placer en dur. Elle ne s'est pas trop souciée de l'avenir. C'est le cas de maintes sociétés métropolitaines. Elles arrivent au Maroc par centaines et croient découvrir le paradis. En France le fisc est encombrant, tatillon, insatiable. Nos impôts comparés avec les vôtres sont dérisoires. Les Français, qui manquent d'imagination et d'audace dans la métropole, retrouvent ici l'esprit d'initiative, le goût de l'entreprise, du risque... Ils nous agacent parfois avec leurs airs de vouloir tout manger... L'un d'eux m'a déclaré qu'il ferait de Casa un nouveau Chicago, rien de moins... Vous rencontrerez ces gens-là à l'Oasis, le restaurant sélect, au Transatlantique, à l'hôtel d'Anfa, où Roosevelt et Churchill eurent une entrevue historique, et, le soir, chez Jouve, chez les tziganes russes ou à la Guinguette. Vous y verrez même des Casablancais. »

Je suis allé dans les bureaux fiévreux des hommes d'affaires, dans les bureaux plus tranquilles de l'administration, chez de grands Arabes, chez des nationalistes avoués, chez des médecins, des ingénieurs. Puis j'ai fait quelques incursions au restaurant sélect, chez les tziganes, à Aïn-Sefra chez Jouve, à Anfa, au « Roi de la bière ». Dans ce monde cloisonné qu'est Casablanca, où les « vieux Marocains » ne se mélangent pas aux nouveaux venus, qui eux-mêmes fondent leurs relations sur le « standing » de chacun, il n'est pas toujours facile de circuler. Mais les barrières du quant-à-soi et du puritanisme casablancais ne

LES RUES DES MEDINAS SONT PROTÉGÉES DU SOLEIL PAR DES FEUILLES DE PALMES A CLAIRE-VOIE.

LE CHASSE-MOUCHE DES MARCHANDS DU SOUS.

UN PETIT TISSERAND AU TRAVAIL A TAROUDANT.

masquent rien d'autre que l'obsession commune des « affaires ». Le Maroc fait de l'argent. Casablanca fait de l'argent. C'est le souci premier, le « job » n° 1 devant quoi tout s'efface.

Dans les restaurants et les bars de luxe un public mélangé mange de la cuisine de choix et apaise vaillamment sa soif. Les femmes ont beaucoup de diamants aux doigts et les hommes aussi parfois. Commerçants, industriels, colons « en dégagement » y coudoient des hommes d'affaires venus de partout, créateurs de ces holdings, très à la mode au Maroc, qui permettent, en réunissant plusieurs entreprises ayant entre elles des liens assez vagues et des intérêts souvent contradictoires, de contrôler une grosse affaire dans laquelle il serait impossible ou trop onéreux d'acquérir la majorité.

« Des artistes, de véritables artistes, m'explique-t-on avec admiration. Ils échouent quatre-vingt-dix fois, quatre-vingt-quinze fois sur cent. Logiciens impeccables, hommes du monde, amusants, géniaux dans certains cas, l'esprit délié, plus ou moins rattachés à quelque groupe financier puissant, jouant à merveille de leurs relations politiques et mondaines, aussi bien introduits, à les entendre, chez le général Juin qu'ils l'étaient jadis chez M. Eirik Labonne, connaissant toutes les langues utiles, tous les lieux du monde où jaillit le pétrole, où l'on a des chances d'extraire du manganèse, du molybdène, de l'or, du cobalt, du plomb... Le plomb, monsieur, savez-vous que le monde entier a faim de plomb, parce que le plomb est aussi nécessaire pour l'essence d'avion que pour les recherches atomiques ? »

Le Maroc possède tout cela et, en plus, des phosphates, du charbon, des réserves énormes de houille blanche, de houille bleue, de houille verte, et encore de l'uranium, dernière découverte, dont on étudie en ce moment, en France, les échantillons.

DISSONANCES

Cigares, vodka, zakouski, champagne. Les tables sont ornées de gros chandeliers en argent et de juives splendides comme des fruits de serre dans leur papier de cellophane. Sur la piste deux chanteurs russes exhalent leur mélancolie professionnelle. Tout à l'heure ils chanteront pour l'orchestre, pour eux-mêmes, des mélodies caucasiennes curieusement apparentées au flamenco par une même vibration profonde, pure.

« Le Maroc est un pays extraordinaire, m'assure un financier sérieux. Vous sondez à la recherche du pétrole, vous tombez sur un gîte d'eau radioactive. Plus loin c'est un filon carbonifère qui se révèle là où l'on attendait du pétrole. »

« Tout est soufflé, me dit un autre Marocain. Des richesses, certes ; mais encore plus de mise en scène, de battage... Le cirque Barnum. »

« Ne me parlez pas de Casablanca, soupire ma voisine. Si ce n'est pas la ville la plus sale de l'Atlantique, elle le deviendra sûrement. »

De fait, les immondices jonchent les trottoirs du boulevard de la Gare, l'artère la plus fréquentée, la place de France, l'avenue d'Amade. Au surplus Casablanca a inventé à l'usage des automobilistes traversant le parc Lyautey le cassis artificiel sur lequel on peut briser soit les ressorts de sa voiture, soit la tête de ses passagers, ou les deux à la fois. Cela dans un but honorable de prudence, d'ailleurs inconciliable avec les merveilleuses possibilités d'acrobaties laissées aux apprentis chauffeurs, qui sont légion, sur tous les autres boulevards, rues ou avenues.

« Ah ! prophétise un petit homme maigre que l'heure rend apocalyptique, le jour viendra où il faudra payer nos fautes. Le Maroc est une marmite dont on a vissé le couvercle. Elle sautera à la longue.

« Le Maroc n'a jamais été plus calme, m'affirme en souriant un officier des affaires indigènes. Le pacha de Fès a rapporté de son récent séjour dans les pays arabes des impressions assez fortes concernant la pagaille qui y règne, la corruption installée partout, la régression sociale, technique, économique... »

Cependant l'homme apocalyptique poursuit son monologue triste :

« L' « équipe » de Lyautey s'est transformée avec l'âge. Elle a pratiqué non pas le double jeu, mais le triple jeu : Vichy, de Gaulle, la politique de la métropole ; celle de l'Amérique, et en définitive la sienne propre, la seule qui compte à ses yeux.

— Ne serait-ce pas celle qu'exige le Maroc ?

— Le Maroc réclame une politique d'honnêteté,

d'association des intérêts musulmans et français. On ne peut pas se contenter indéfiniment de déclarations platoniques.

— N'oubliez pas les Berbères, nos meilleurs soldats.

— Ce sont eux qui nous créent les pires ennuis en Algérie. »

Un petit homme replet, grisonnant, agité et passablement gris a mis l'orchestre à ses ordres, disposé sur la piste des coupes de champagne très rapprochées les unes des autres. Il se bande les yeux et exécute une valse sans toucher un verre.

« Le Maroc d'aujourd'hui, monsieur, qu'est-ce que c'est ? Il n'est même plus amusant, et c'est à peine si l'on y gagne mieux sa vie qu'ailleurs. Ah ! il y a quelques années, dans les zones de dissidence, on vivait, croyez-moi. Je faisais des transports pour l'armée. Je pourrais vous conter des histoires surprenantes... Mais qui s'intéresse à cela désormais ? »

L'homme qui vient de parler est un vieux Marocain qui « vaut » plusieurs centaines de millions. En France c'était un tout petit personnage, et il le fût resté sans doute. Sa richesse, c'est une chose. Mais ses souvenirs d'épopée sont à lui plus encore. Il n'est pas impossible qu'il y tienne davantage qu'à sa fortune. Il a fait des affaires, comme tout le monde ici. Celles dont il se souvient le mieux, ce sont les plus médiocres ou plus exactement les moins lucratives, quand il trafiquait avec les Chleuh et qu'il risquait plus sa vie que son argent. C'est sa poésie. Maintenant sa fortune s'accroît d'elle-même, sans qu'il y prête grande attention.

« J'ai acheté des terrains à 2 francs, 3 francs le mètre. Ils valent aujourd'hui 4.000, 6.000, 8.000 francs. (Il hausse les épaules.)

» Les moins fous de vos métropolitains se gardent bien de les acheter à ce prix-là. Si bien que les villes marocaines se développent bizarrement par l'extérieur, avec, au centre, d'immenses espaces vides. A Agadir, par exemple, une ville nouvelle se crée à plusieurs kilomètres de l'ancienne, où les terrains sont d'un prix exorbitant... Le plus fort est que ce sont nos hommes d'affaires qui auront quand même raison finalement. »

LE COFFRE-FORT MAROCAIN

Où donc est la réalité parmi ces voix discordantes ?

La première vérité est que le Maroc est en pleine effervescence économique. Les capitaux affluent de France, d'Amérique, de Belgique, d'Espagne, de Suisse. De janvier à octobre 1948 on estime que 15 milliards de francs par mois environ sont accourus. Ces capitaux sont venus d'abord, sauf cas exceptionnels, pour fuir la France, d'où les chassait le manque de confiance à l'égard d'un avenir que des menaces de guerre assombrissaient de jour en jour. Le Maroc apparaissait comme un relais éventuel vers l'Amérique, forteresse du capitalisme, premier et dernier recours contre une invasion russe.

Bon nombre de leurs propriétaires les ont consacrés à des achats de terrains et à la construction d'immeubles. Spéculation heureuse, car nombreux sont les présidents de sociétés françaises cherchant des lieux de repli pour leurs entreprises. Casablanca est à six heures d'avion de Paris et, outre les motifs de sécurité, le séjour au Maroc est plein de charme. On quitte Paris gelé, maussade, et le temps d'admirer les Pyrénées, de saluer Madrid, Séville, Tanger, de griller trois cigarettes et de sabler un quart de champagne on est au pays du soleil, parmi les palmiers et les yeux noirs de l'Afrique... C'est ainsi que des centaines de sociétés métropolitaines ont ouvert au Maroc des filiales plus ou moins actives, mais qui faciliteraient, à l'occasion, le report d'une partie au moins de l'activité des entreprises demeurées en territoire envahi et, dès maintenant, des virements de fonds. De gros industriels ont, eux, franchement opté. Ils ont liquidé leurs affaires métropolitaines pour installer ici des entreprises que l'avenir seul justifiera.

Le coffre-fort marocain n'est pas garni uniquement de capitaux spéculatifs, les uns, fugaces, apparaissant un jour et disparaissant le lendemain, à la recherche constante du « coup de bourse », les autres, sentant le fagot, mais à tout prendre plus constructifs. Il détient aussi l'élément le plus sérieux : l'argent des Marocains véritables; 300.000 Européens, dont 150.000 Français, vivent au Maroc et tous ne se sont pas enrichis. Si la sélection s'opère moins rudement qu'en Europe, il faut beaucoup de naïveté pour croire qu'il suffit de venir au Maroc pour faire fortune, à supposer même que l'on y apporte une bonne dose de courage. La puissance énorme des grands pionniers, les Epina, les Egret, les Barutel, ne s'est pas édifiée sans le risque ni sans le temps. Mais les voici à même aujourd'hui de disputer la palme aux grandes fortunes métropolitaines et algériennes. A côté de la Banque de Paris et des Pays-Bas, qui a joué un rôle considérable lors de la fondation de la Banque d'Etat du Maroc, avec laquelle elle conserve des liens étroits, notamment des administrateurs communs, se sont créés maints holdings, au premier rang desquels vient l'Omnium nord-africain. Les capitaux contrôlés par ce groupe dont les activités s'exercent principalement sur les mines, dont la richesse est exceptionnelle, s'élèvent à plusieurs milliards de francs. Le groupe Gradis contrôle une partie des textiles par l'intermédiaire du Comptoir français. Le groupe Gregory porte son effort sur les corps gras, où il rencontre un concurrent sérieux, l'Huilerie marocaine, créée par la maison Lesieur. La Banque de l'Indochine, nouvelle venue, cherche sa voie. Les sociétés de portefeuille foisonnent et leur succès est inouï. Cela laisserait présumer une grosse activité boursière. En fait la bourse de Casablanca, ouverte trois fois par semaine, enregistre une quantité relativement minime de transactions, car s'il y a beaucoup d'argent les titres offerts, eux, sont rares. Au surplus, dès qu'une affaire nouvelle est considérée comme bonne les titres sont trustés par les banques et les agents d'affaires. Il est très difficile, à moins d'être dans le secret des dieux, de savoir quelles entreprises veulent pousser les sociétés de portefeuille qui sont les plus nombreuses.

Les commerçants israélites ont amassé des fortunes considérables, mais se tiennent par un curieux paradoxe local en dehors de cette spéculation. Ils préfèrent spéculer sur des marchandises, sur des choses concrètes, telles que l'orge, le riz, voire le chewing-gum ou le dentifrice américains.

Les Arabes et les Berbères ne sont pas demeurés en reste. Témoin l'honorable M. Septi, qui, dernièrement, a fêté avec quelques amis son deuxième milliard, acquis, tout comme le premier, dans le commerce des tissus.

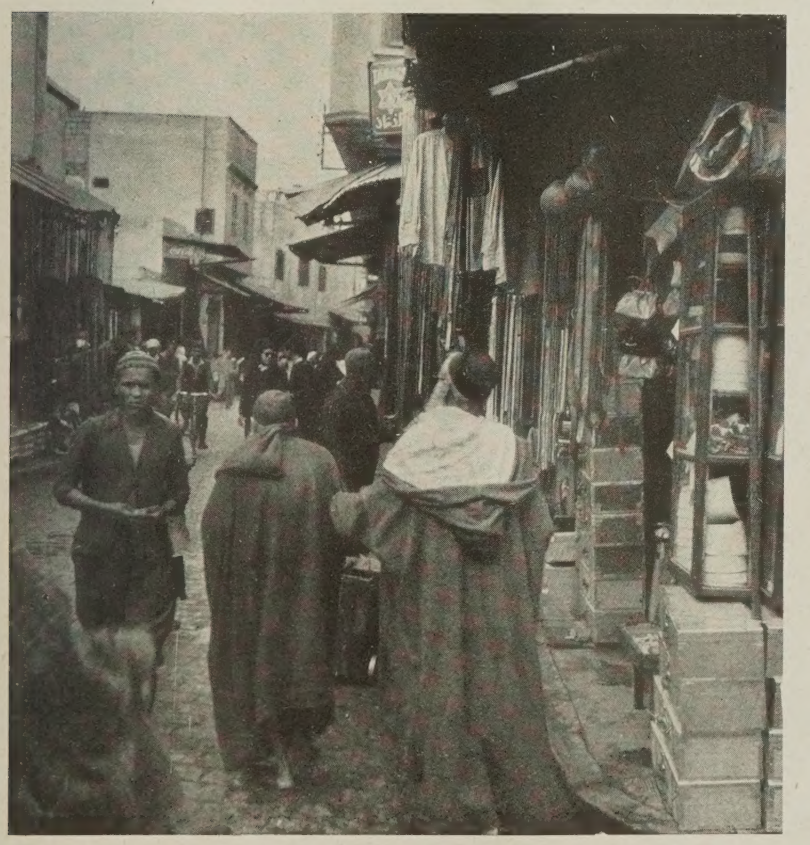
Il semblerait, à jeter un rapide coup d'œil sur ces images de prospérité, que le Maroc eût les capitaux nécessaires à son équipement, condition d'un développement que maints experts de jugement rassis estiment devoir être prodigieux.

En réalité le Maroc souffre à la fois d'une surabondance de capitaux spéculatifs et d'une pénurie de capitaux d'équipement. A tel point que la résidence a pris la décision d'interdire l'importation des capitaux purement spéculatifs et que 15 milliards de francs de dépôts de cette nature, avertis trop tard ou insoucieux, sont actuellement bloqués dans les banques marocaines, d'où ils ne pourront en principe sortir que s'ils consentent à s'investir dans l'équipement du pays.

Les bases de l'économie marocaine sont-elles suffisamment solides pour justifier les dépenses énormes qui sont prévues ? D'autre part notre position au Maroc est-elle stable ? Dans quelle mesure les craintes exprimées plus haut par des gens qui peuvent se flatter de connaître le pays sont-elles fondées ?

Autant de questions qui méritent d'être étudiées et qui feront l'objet de nos prochains articles.

(A suivre.)



ON RENCONTRE DANS LES MEDINAS DES PERSONNAGES ISSUS D'UN AUTRE AGE.

LA FOULE ATTEND A CASABLANCA LE RETOUR DES PÈLERINS DE TERRE SAINTE.

L'ACCORD FRANCE-VIET-NAM

S. M. Bao Dai sur son trone du palais impérial de Hué, qu'il a quitté depuis 1945.

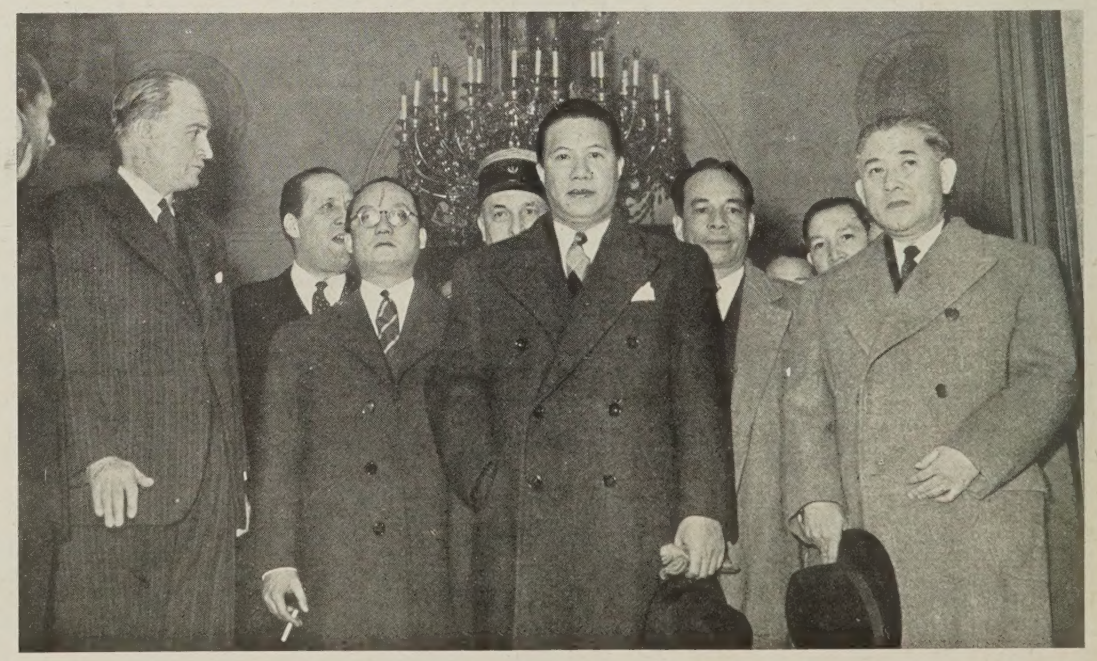
Après maintes péripéties, les négociations franco-vietnamiennes ont abouti à un premier résultat. Le protocole signé le 5 juin 1948 en baie d'Along entre S. M. Bao Daï et M. Bollaert déterminait les grandes lignes d'un accord qui devait former la base des relations futures entre la France et le Viet-Nam, étant entendu que les grands problèmes posés par l'actuel conflit devraient faire l'objet d'examens ultérieurs. Huit mois de patients efforts ont permis de franchir cette première étape que vient de consacrer l'échange de lettres auquel ont procédé à l'Elysée M. Vincent Auriol, qu'entouraient MM. Henri Queuille, Coste-Floret, Lecourt, Pignon et Parodi, et S. M. Bao Daï, qu'accompagnaient M. Tran Van Huu, le prince Buu Loc et plusieurs personnalités vietnamiennes. Cet échange de lettres, qui complète la déclaration de la baie d'Along, confirme la reconnaissance de l'indépendance du Viet-Nam dans le sein de l'Union française.

Des concessions sérieuses ont été faites au cours des pourparlers avec Bao Daï: le Viet-Nam aura non seulement son administration, ses finances et sa justice propres, mais également son armée et ses diplomates. Le nouvel Etat, qui enverra des représentants à l'Assemblée et au Conseil de l'Union française, devra mettre à la disposition de celle-ci des bases militaires et assurer le respect des intérêts économiques et culturels de la France. Le haut commissaire de la République sera le représentant de la France et assurera l'arbitrage entre les gouvernements vietnamien, cambodgien et laotien.

S. M. Bao Daï s'est engagé à rentrer au Viet-Nam en avril, à bord d'une unité navale française, dès que le parlement aura approuvé par son vote l'abolition du statut colonial de la Cochinchine et la reconnaissance de l'indépendance vietnamienne.

Dans le communiqué qui a suivi la cérémonie de l'Elysée, le président de la République a exprimé le vœu que S. M. Bao Daï puisse établir la paix désirée par tous « en faisant appel à toutes les familles spirituelles et politiques du Viet-Nam autour des accords qui réalisent les aspirations nationales de ce pays cher à la France ». De son côté S. M. Bao Daï a rendu hommage devant la presse à la compréhension du gouvernement français en exprimant l'espoir que s'ouvrirait bientôt, avec l'appui généreux de la France, dans le cadre des frontières historiques du Viet-Nam, « une ère de rénovation et de reconstruction ». Ajoutons que la déclaration du 5 juin 1948, le récent accord de l'Elysée et les protocoles qui suivront devront être soumis à l'approbation préalable du parlement français et des instances vietnamiennes qualifiées.

S. M. Bao Dai arrive au palais de l'Elysée.



L'accord signé, Bao Dai quitte l'Elysée avec M. Tran Van Huu (a droite) et M. Buu Loc.

TAUREAU DE PUCARA.

LE PÉROU A PARIS

par ANDRÉ MAUROIS,
de l'Académie française.

Une exposition d'art péruvien, tant précolombien que populaire et moderne, va s'ouvrir la semaine prochaine au théâtre des Champs-Elysées et sera accompagnée de quelques représentations de ballets folkloriques. M. André Maurois, qui a visité l'an dernier le Pérou, en indique ici les grands traits.

DEPUIS le XVI^e^ siècle il court sur le Pérou, en Europe, une rumeur fabuleuse, un mythe de soleil et d'or. Un ouvrier européen du XX^e^ siècle dira : « Ce n'est pas le Pérou ! » s'il lui est offert un salaire qu'il juge insuffisant. Du Pérou il ne sait presque rien, mais, par quelque prestige ancestral, le mot évoque pour lui des idées de richesse et de générosité. Enfant je lus un roman écrit pour la jeunesse française : *le Dernier des Incas*, et m'y émerveillai pour la première fois de ces empereurs mystérieux, au front rayé d'un bandeau rouge, de leurs trésors plus authentiques que ceux des *Mille et Une Nuits*, du ruissellement d'émeraudes et de l'ondulation de plumes multicolores qui entouraient leurs personnes sacrées.

Plus tard un ami me donna Prescott et Garcilaso de La Vega. L'histoire du Pérou, plus étonnante encore que la légende, se superposa au mythe. Je connus l'incroyable audace de Pizarre et la tragique aventure d'Atahualpa. Y a-t-il dans toute la longue *saga* de l'espèce humaine rencontre plus surprenante que celle de cette poignée de conquistadores avec un empire séculaire, ordonné, bien retranché dans ses villes saintes ? Murs cyclopéens, statues gigantesques d'or creux, vierges consacrées à Pachacama, fonctionnaires rigides qui mesuraient la richesse des Incas par nœuds savamment espacés sur des écheveaux de ficelles colorées, troupeaux de lamas nonchalants, visages de pierre olivâtres et fermés, ah ! que j'aurais aimé à vous découvrir, si loin de l'Europe, après un long voyage en caravelle et une chevauchée de montagne sur des routes dallées qu'eussent bordées des arbres chargés de perroquets et sur des ponts de lianes qui, au-dessus des gorges escarpées, m'auraient donné le plus enivrant des vertiges !

ART POPULAIRE, CÉRAMIQUE ACTUELLE.

POTERIES ANCIENNES DE L'ÉPOQUE PRÉINCA.

TRANSLATION DE L'EUCHARISTIE D'EUROPE EN AMÉRIQUE. PEINTURE COLONIALE, ÉCOLE DE CUZCO.

Plus tard encore, autre vision : au théâtre du Vieux-Colombier, *le Carrosse du Saint-Sacrement*, de Mérimée. Je me pris à rêver de la Périchole, qu'il a peinte adorable, insupportable et spirituelle. A travers son style net et brillant j'entrevis Lima, la ville vice-royale. Cette cité inconnue, je la construisais avec des palais espagnols que j'avais aimés à Madrid, à Tolède ou à Burgos. Je peuplais ses rues étroites de personnages de Calderon et de Corneille, de seigneurs, de moines, de dames bien gardées ; je les animais de carrosses dorés. Rimbaud composa *le Bateau ivre* en lisant le *Journal des voyages*. Prenant pour matériaux les récits des voyageurs et la mise en scène du Vieux-Colombier, je bâtis pour moi seul une ville poétique à laquelle je donnai le nom de Lima. Mais je ne pensais guère qu'un jour je la verrais.

Or voici que les hasards de la vie m'ont amené jusqu'à ce Pérou fabuleux. C'est pour un pays une sévère épreuve que de se mesurer avec un rêve. Le réel peut-il être à la hauteur du mythe ? Mais, bien que je l'aie peu et mal visité, le Pérou a passé mes espérances. De quoi est fait son charme ? Il est complexe. Pour les nations comme pour les familles les croisements sont sains et générateurs de beauté. Au Pérou deux vieilles civilisations se sont rencontrées et croisées. Celle des Incas semble avoir péri dans la rencontre, mais il n'en est rien. Un conquérant peut détruire des temples, envoyer en Europe des trésors, massacrer des souverains et des armées ; il ne peut supprimer l'âme d'un peuple. Non seulement il reste au Pérou une immense population indienne, mais le génie qui avait engendré l'art cuzcanien survit au cœur des artistes péruviens. Il s'est uni au génie espagnol pour produire un mélange entièrement original.

J'ai vu à Lima des peintures cuzcaniennes. Il y eut au Pérou, vers le XVII[e] siècle, une école de peintres, dont beaucoup étaient indiens, qui voulaient imiter les artistes espagnols, mais qui mêlaient aux scènes religieuses des attributs locaux : palmes, bananes, grenades, et même le soleil, divinité des Incas. Ces grands artistes utilisaient l'or, alors très abondant, comme avant eux les peintres byzantins. L'ensemble est neuf, saisissant. La raideur hiératique des personnages rappelle les primitifs italiens ou français, les costumes sont ceux des Incas, les couleurs sont celles du Greco, le ton général est d'un mysticisme sombre. Le Christ devient Notre-Seigneur du Tremblement de Terre. Une Sainte Trinité aux trois personnes identiques, en robes violacées, demeure inoubliable. La culture péruvienne, qui par un de ses ancêtres est aussi ancienne que la culture égyptienne, par l'autre aussi riche que la culture méditerranéenne, trouve un parfait symbole en ces tableaux étonnants.

Mais la cité royale tout entière est un symbole. Car Lima est à la fois une ville espagnole du temps de la conquête, avec ses palais et ses églises de style baroque, une ville indienne et une ville arabe. Oui, arabe, car beaucoup de ces Andalous qui la fondèrent au XVI[e] siècle avaient un type maure très marqué. Ils ont laissé sur elle leur empreinte. Dans la vieille ville les échoppes des marchands, sans fenêtre, largement ouvertes sur la rue, m'ont rappelé les souks du Maroc ou de l'Egypte. Cette saveur arabe, ce n'est qu'une épice dans un monde où les mœurs sont espagnoles, où les films sont américains et la culture, universelle. Mais elle ajoute au mélange un goût piquant et fort. Lima tient de Damas et de Bagdad. J'ai été frappé, en visitant les nouveaux faubourgs de Lima, qui sont d'une parfaite beauté, de leur ressemblance avec les villes que Lyautey a fait construire à Rabat ou à Fez. Noyées dans les fleurs, émergeant de masses de bougainvillées rouges et violettes, somptueuses et hallucinantes, les maisons neuves de Lima ont été construites dans un style à la fois madrilène par les balcons de bois peint surplombants, par les grilles de fer forgé, et modernes par les grandes surfaces nues et blanches.

Non seulement ville des rois mages, mais ville reine. Mystérieuse. Ensorcelante.

Naturellement j'ai voulu voir tout ce qui me permettrait d'évoquer le souvenir de mon Pérou imaginaire. Puisque je ne pouvais aller aux villes des Incas, j'ai au moins voulu étudier l'admirable musée archéologique de la Magdalena, prodigieuse collection de statues, de poteries et de vêtements qui racontent l'histoire de la civilisation précolombienne, laquelle est bien plus ancienne que les Incas. En Europe on parle toujours de ceux-ci parce que c'est leur empire que trouvèrent au Pérou les Espagnols, mais cet empire était jeune, et c'est la civilisation tihuanaco, détruite par les Incas, qui avait produit les plus belles pièces du musée de la Magdalena.

J'ai été ému par cette visite. Elle montre que la nature humaine a été la même sur toute la planète et qu'elle engendra spontanément la beauté. Elle prouve que les lois de l'évolution d'un art, et par conséquent d'une civilisation, sont constantes. Comme l'art égyptien, comme l'art grec, l'art péruvien fut d'abord archaïque, puis classique, puis réaliste, puis décadent. Les civilisations ne sont pas seulement mortelles, comme le disait Valéry, mais successivement, comme un être vivant, jeunes, mûres, vieilles, séniles. De celle qui est la nôtre nous ne pouvons, du regard, embrasser la courbe ; notre esprit prend la tangente et croit éternel ce qui n'est que de notre temps. Mais lorsque le cycle complet se trouve ainsi déroulé en quelques salles, c'est un des grands spectacles humains.

MARIA RIVERA, DU BALLET PÉRUVIEN, DANS LE ROLE DE L'INDIENNE CHICLAYANA, HÉROINE DU « TONDERO », QUI VA ÊTRE REPRÉSENTÉ AU THÉATRE DES CHAMPS-ELYSÉES, LE 24 MARS.

Il y a ici, par centaines, des vases aussi beaux que les meilleurs des vases grecs, des étoffes dont la gamme de couleurs rappelle par ses verts, ses bleus, ses rouge grenat la palette de Gauguin. C'est là bien plus qu'une coïncidence, puisque la grand-mère de Gauguin, Flora Tristan, était à demi péruvienne. Cet art tihuanaco, beaucoup plus ancien que la civilisation incaïque, est un art primitif aux formes simplifiées, souvent symboliques, et par là il se rapproche des peintres de notre temps. Rouault, Modigliani, Braque, Picasso ont tous eu de mystérieux précurseurs en ces artistes inconnus qui décorèrent les vases et les belles étoffes de la Magdalena.

Quelle a été l'origine de cette civilisation précolombienne ? Nul ne le sait exactement. Il semble impossible qu'elle n'ait eu aucun lien avec celles de l'Asie, de la Polynésie et de l'Europe. On trouve trop d'éléments communs pour que le hasard seul suffise à les expliquer. J'ai vu en Argentine des monnaies archaïques portant les mêmes marques que les monnaies grecques. Les signes du Zodiaque sont presque les mêmes au Pérou et en Europe, en remplaçant naturellement la faune européenne par celle des Andes. Ainsi le Bélier devient le Lama.

S'il y a eu communication, comment s'est-elle faite ? Faut-il penser que les Indiens venus d'Asie par le détroit de Behring apportaient déjà des éléments d'art asiatique ? Un bateau égyptien a-t-il été poussé par le vent vers le Pacifique et son équipage fut-il capable d'apprendre aux indigènes la sculpture et l'architecture ? La civilisation péruvienne est-elle venue de Polynésie, ou au contraire sont-ce les Sud-Américains qui ont colonisé et civilisé certaines îles du Pacifique ? Cette dernière hypothèse semble confirmée par l'expérience que fit récemment un groupe de jeunes navigateurs. Ils ont quitté le port de Callao sur un radeau gréé à peu près comme auraient pu le faire des primitifs ; ils se sont laissé porter par les courants, balayer par les vagues et ils ont fini par arriver aux îles indonésiennes. Le voyage était donc possible, et s'il était possible il y a bien des chances pour qu'au cours de tant d'années il ait été fait.

Quoi qu'il en soit tout prouve que cette civilisation précolombienne fut puissante. Les innombrables morts enterrés dans des corbeilles, enveloppés de ces beaux tissus où le rouge ponceau, le bleu vert et le noir se mêlent en d'admirables arabesques, ces bijoux d'or, ces masques de pierre dignes des plus grands sculpteurs montrent que l'humanité avait en ces lieux atteint à un haut degré d'organisation et de goût. On sort de ce musée unique au monde tout halluciné par ces richesses et tout plein aussi d'humilité.

J'ai voulu naturellement aussi, dans ce voyage à la recherche du Pérou fabuleux de ma jeunesse, voir la maison de la Périchole. Pour cela il a fallu me transporter dans un quartier tout différent, près de la vieille plaza de Toros. En fait la maison que l'on visite n'est pas celle de la Périchole, mais un petit palais où le vice-roi reçut l'actrice au temps où elle était sa favorite. Une caserne y est installée et le jardin est rempli de soldats, mais le bâtiment est charmant et il évoque à merveille Lima au XVIII[e] siècle.

Ici comme partout dans la ville des rois, c'est un mélange qui fait la grâce et le piquant de cette demeure. Le style est Louis XV, mais un Louis XV créole, où les charpentes de bambou remplacent les colonnes de marbre. Le guide montre, au premier étage, la chambre de Camilla Périchole, le large lit à baldaquin et, tout à côté, le petit oratoire qui permettait à un vice-roi dévot de trouver l'absolution après le péché. Sur une table est une maquette dorée du fameux carrosse que la courtisane mit au service de la foi. Tout cela est charmant. On imagine à merveille dans ce décor les scènes de Mérimée et, piaffant dans la cour, des mules d'Andalousie.

Qui n'a pas connu Lima au XVIII[e] siècle n'a probablement pas connu la douceur de vivre. Le XVI[e] siècle avait été celui de la conquête, de la gloire et du sang. Le XVII[e] siècle était encore tout empreint du sérieux espagnol. Au XVIII[e] les forces du sol avaient eu le temps de modeler les hommes, les animaux et les fruits. Une indolence toute créole s'était emparée des hommes et, surtout, des femmes.

Mais ces femmes, les Liméniennes, étaient alors (et demeurent à ce jour) l'essence même de la ville royale. Elles avaient accepté volontiers une semi-réclusion et vivaient cloîtrées dans leurs beaux intérieurs, dans les patios où murmurait une fontaine, parmi les fleurs, derrière des grillages ouvragés. Belles et précieuses, elles attiraient, si elles sortaient, l'attention du passant par la petitesse de leur pied, par la finesse de leurs attaches et par le profond regard de leurs grands yeux sombres. Leur démarche avait la souplesse onduleuse de l'Espagne mais, au XVIII[e] siècle, comme les femmes de l'Orient, elles voilaient en partie leur visage.

D'où le type célèbre de la *tapada*. En ce siècle galant, dans un climat sensuel, les regards brûlants, les formes parfaites enflammaient trop d'ardeurs. L'habitude fut prise de couvrir le corps d'un ample domino vague et la tête d'une sorte de mantille-capuchon qui ressemblait à la *faldetta* des Maltaises et ne laissait voir qu'un œil. O très naïfs moralistes qui ne savaient pas que les beautés cachées troublent plus que les beautés visibles et qu'un œil peut être aussi provocant que deux ! En fait la *tapada* devint, comme on l'a dit, une tanagra créole aussi célèbre qu'affriolante.

Le peintre des *tapadas*, c'est Pancho Fierro, qui a fixé leur grâce et leur hardiesse contenue dans des tableaux et dessins qui rappellent Constantin Guys, parfois Gavarni et parfois Daumier. J'ai vu chez don José-Antonio de Lavalle une adorable *tapada* qui a l'air d'une guêpe dressée, prête à combattre. L'œil unique attire, étonne ; la taille est fine ; les poings aux hanches. On sent que l'on est tout prêt de la révolte. Mais quel charmant artiste, et aussi « moderne » que les décorateurs tihuanacos !

EN HAUT : COSTUME PÉRUVIEN DU XVII[e] SIÈCLE, PORTÉ PAR M[me] MARIA RIVERA DANS « EL HIJO PRODIGO » (LE FILS PRODIGUE), DRAME SACRÉ D'ESPINOSA MEDRANO, EN LANGUE QUÉCHUA. — EN BAS : QUATRE PERSONNAGES D' « EL HIJO PRODIGO » VÊTUS D'AUTHENTIQUES COSTUMES PÉRUVIENS : LA CHAIR (ALICIA HUDWALKER) ; L'ADOLESCENT (JORGE NOLLA) ; LE JEUNE FRÈRE (PABLO FERNANDEZ) ET LE MONDE (MARIA RIVERA).

CETTE ORPHELINE HONGROISE QUI PLEURE SUR SA DÉTRESSE A RETROUVÉ UNE MAIN SECOURABLE.

LES PETITS NAPOLITAINS SANS FOYER ONT REVÊTU L'UNIFORME DE L' « AUBERGE DES PAUVRES ».

RANÇON DE LA GUERRE

LES ENFANTS SANS FOYER

par le docteur BERNARD DRZEWIESAI,

chef du Département de la Reconstruction à l'U. N. E. S. C. O.

BIEN entendu, pendant cinq ans nous n'avons pensé qu'aux hommes. Tous ceux qui dans le monde avaient quelque importance étaient adultes. Les uns tenaient une arme, d'autres avaient les mains nues. Mais voici que sortent des ruines les petits êtres que nous avions essayé d'oublier, et leur visage est celui de notre mauvaise conscience. Qui d'entre nous, à quel camp qu'il ait appartenu, peut supporter sans trouble le regard d'un de ces enfants ? Et quand il n'a plus de regard ? Je voudrais placer ces quelques mots sous l'invocation d'un enfant dont j'ignore le nom, mais dont je ne pourrai plus oublier les traits. Je ne sais s'il est Grec, Italien, Allemand, Français ou Russe. Il est aveugle. On l'a amputé des deux bras. Il penche sa figure sur un livre imprimé en caractères Braille et il lit avec ses lèvres. Je veux croire qu'il n'existe pas un homme ou une femme capable de regarder de sang-froid pareil spectacle.

Ces milliers de photographies d'enfants que je viens de voir m'ont appris que tous se ressemblent... Est-ce parce qu'ils ont tous le visage du malheur ? Je pense qu'ils ont seulement le visage de l'enfance. Et je n'en connais pas de preuve plus émouvante que l'image de cette jeune infirmière autrichienne qui tient sur les bras deux bébés. Ils sont blonds l'un et l'autre et manifestement heureux. Deux frères sans doute. Non. Ce sont deux enfants abandonnés : l'un est de père russe, l'autre, de père américain. Ceux-là peuvent être heureux. Ils sont nés après la guerre. Leur malheur est pour plus tard.

Mais il y a tous ceux qui avaient leur âge quand les premières bombes tombèrent sur leur maison.

Enfants abandonnés sur les routes au hasard des exodes et qui n'ont plus de nom, enfants arrachés de leur foyer et qui n'ont jamais connu d'autre paysage que celui des camps de personnes déplacées, enfants qui pendant des années ont vécu du marché noir, de la rapine ou de la prostitution, voilà ce qu'il faut bien que les hommes voient autour d'eux maintenant que s'est apaisée leur folie meurtrière.

Car c'est vraiment la première guerre qui ait à ce point atteint les enfants. Dans deux seuls villages de France, en Alsace et en Normandie, on a compté 500 enfants, entre quatre et quatorze ans, grièvement blessés : plus de la moitié ont dû subir l'amputation d'un membre, 10 % avaient la figure brûlée.

En Pologne on compte 250.000 enfants blessés de guerre, dont des centaines amputés d'un, de deux ou de trois membres. D'autres sont aveugles ou sourds.

En Chine 10 millions d'enfants ont subi des dommages corporels ou psychiques du fait de la guerre. 10 millions, le quart de la population de la France !

Ce qu'il faut bien comprendre aussi, c'est que la guerre n'a pas blessé seulement les corps. Bien des adultes conserveront la marque des nuits qu'ils ont passées sous les bombes à se demander si le toit de l'abri serait assez solide. Encore savaient-ils ce qui se passait.

Les enfants ont subi les mêmes choses, mais ils ne pouvaient pas comprendre.

A GAUCHE : LE VISAGE ÉMOUVANT DE CET ENFANT HONGROIS REFLÈTE LA MORNE ANGOISSE DE CEUX DONT LA GUERRE A FAIT DES ORPHELINS.

UNE « POLICEWOMAN » FAIT LA LECTURE AUX ORPHELINS ABANDONNÉS ET DÉLINQUANTS A LA MAISON DE LA POLICE FÉMININE DE BUDAPEST.

UN BOCAL TENTATEUR A RENDU A CE PETIT NAPOLITAIN EN GUENILLES SON REGARD D'ENFANT.

DES « SCIUSCIAS » RECUEILLIS PAR UNE ŒUVRE ONT CONSTITUÉ UN ORCHESTRE SANS INSTRUMENTS.

DISTRIBUTION DE LAIT PAR LA « PROTECTION DE L'ENFANCE » A DES ORPHELINS DE NAPLES.

DANS UN VILLAGE D'ORPHELINS POLONAIS L'ORCHESTRE S'EXERCE AVEC UNE BELLE CONSCIENCE.

Peut-être guériraient-ils plus facilement s'ils avaient pu au lendemain de la guerre retrouver la vie ordonnée qui seule permet un développement normal de l'enfant. Mais de cet ordre dont il a besoin les principaux éléments lui manquent : le foyer et l'école.

En Grèce 70 % des écoles primaires et 60 % des établissements d'enseignement ont été détruits par la guerre. En Italie 3.582 écoles ont disparu et 16.911 sont gravement endommagées.

Nous avons la tentation de penser que la guerre s'est arrêtée en 1945. Or le feu brûle encore en Chine ; il s'était rallumé en Palestine, et de nouveau des enfants en ont souffert, plus encore que les hommes.

Arrêtons-nous. Les chiffres ne veulent plus rien dire. Pour comprendre la détresse de l'enfance regardons plutôt la photographie de ces petits qui, dans un camp, attendent pour recevoir le lait que distribue l'U. N. I. C. E. F. Sans doute n'ont-ils plus faim maintenant, car ils ne semblent pas misérables. Mais ils n'ont pas un regard d'enfant. Je sais bien qu'ils le retrouvent parfois, comme ce petit Italien en guenilles à qui l'on offre un bonbon. Mais que peut-on sincèrement espérer d'une génération écrasée sous le poids d'une enfance aussi dramatique ? Essayons simplement d'imaginer ce que seront pour ces êtres, dans vingt ans, leurs souvenirs d'enfance.

Devant ces désastres, dont les traces n'auront pas encore disparu quand les maisons seront reconstruites, il était impossible de rester inactif. Aussi bien les hommes se sont-ils souciés de réparer le mal qu'ils avaient fait.

Mais s'il ne faut que quelques secondes pour faire d'un enfant un infirme ou un orphelin, quelques heures pour en faire un déséquilibré, quelques jours peut-être pour en faire un petit voleur, il faudra des années pour rendre aux petites victimes ce dont tout être humain a besoin et que la guerre leur a arraché : une enfance. C'était là, en fait, le problème qui se posait : de ces petits êtres qui n'avaient pour jeunesse que leur âge il fallait refaire des enfants.

Avant tout, bien entendu, on devait les nourrir et tenter de rétablir leur équilibre physique. Derrière les armées alliées l'U. N. R. R. A. entreprenait immédiatement cette tâche, avant même que des organismes nationaux fussent installés. Puis les Nations Unies créèrent l'U. N. I. C. E. F. pour parer aux besoins les plus urgents de l'enfance. On en imagine difficilement l'ampleur : il y a en Europe *13 millions d'enfants abandonnés* et dans le monde entier *230 millions d'enfants sont sous-alimentés*. L'U. N. I. C. E. F. ne disposait à sa création que des possibilités d'assurer un plan de secours pour *20 millions* de ces enfants pour un an. Mais, en raison de l'insuffisance des sommes obtenues, ce plan a dû être réduit à un secours alimentaire pour *4 millions d'enfants* seulement, et cela pour six mois. Se rend-on compte de ce que cela veut dire ? Et si même nous voulons fermer les yeux sur la plus intolérable misère que représentent ces chiffres, essayons simplement d'imaginer le monde qui se prépare et ce que sera l'humanité quand ces enfants seront adultes. Il est vain de parler de démocratie à un enfant affamé. Cependant si on le nourrit et si on lui donne des vêtements et un foyer, on lui enseigne un peu ce qu'est la fraternité.

C'est ce premier but que cherchent à atteindre les organisations nationales et internationales, les œuvres gouvernementales et privées telles que le Département des affaires sociales aux Nations Unies, l'U. N. A. C., l'Organisation mondiale de la santé, la Croix-Rouge internationale, l'Union internationale de protection de l'enfance, l'O. S. E., etc. En dehors de ces organismes, qui se préoccupent des besoins les plus urgents de l'enfance, il y a évidemment tout l'effort de reconstruction dont elle bénéficiera, et en particulier l'effort de relèvement de l'éducation.

Mais avant de terminer, et avec le sentiment profond de notre impuissance à rendre sensible le caractère urgent et atroce de ce problème, il nous faut parler d'une expérience nouvelle, encore sporadique, mais pleine de promesses. Il s'agit des communautés d'enfants. Il faut croire que les hommes se sont sentis coupables à tel point qu'ils ont remis le salut des enfants entre leurs propres mains. Un peu partout des républiques d'enfants sont nées. Telle est par exemple la république de Civita-Vecchia en Italie.

Après la guerre il y avait à Rome des milliers d'enfants abandonnés. Ils étaient organisés en bandes, ayant à leur tête un chef. Ils avaient des armes. Un homme, don Antonio Rivolta, décida de les sauver. Il commença par les nourrir. Il se mit donc à distribuer aux enfants, sans rien leur proposer en échange, chaque jour un bol de soupe et un morceau de pain. Bientôt il comprit que son devoir ne s'arrêtait pas à de simples secours et il obtint de la générosité publique les sommes qui lui permirent de louer quelques terrains à Civita-Vecchia, puis il proposa aux enfants d'y fonder un village libre et d'y travailler honnêtement. Beaucoup acceptèrent.

Aujourd'hui Civita-Vecchia est un Etat qui possède son administration propre, sa justice, son organisation économique et financière.

Leur activité publique n'empêche pas ces enfants de se consacrer à l'étude d'un métier spécialisé qui leur permettra de faire face aux difficultés de la vie quand ils retourneront dans la société des hommes : menuiserie, mécanique, travaux agricoles. Des instituteurs venus de Rome leur donnent, de plus, un enseignement scolaire normal.

Il existe beaucoup d'autres communautés d'enfants en Europe. Nous ne pouvons parler de toutes. En voici pourtant encore une.

En 1937 deux Français, M. et M^me^ Julien, accueillaient des petits Espagnols exilés. Cela se passait chez eux, dans leur maison. Trois ans plus tard ils emmenaient leurs enfants pour les soustraire aux Allemands. De ferme en ferme, à travers le Vercors, ils fuyaient la répression. Ils ont fini par s'installer dans une haute vallée de l'Isère, à Moulin-Vieux. Mais en même temps la république s'est agrandie. D'autres enfants abandonnés sont venus s'y joindre. Elle comprend aujourd'hui trente Français, six Espagnols, six Italiens, un Croate, un Polonais et quatre Turco-Grecs. C'est une république internationale.

Tout le village de « Torchok » — c'est ainsi que s'appelle la république de Moulin-Vieux — a été construit par les enfants eux-mêmes : dortoirs, salle de classe, garage, atelier, lingerie, infirmerie, salle de douches, etc.

Mais tout cela n'est rien. Qu'est-ce que 50 enfants heureux à Moulin-Vieux ou 100 à Civita-Vecchia lorsqu'on sait qu'il y a en Europe, il faut le répéter, 13 millions d'enfants abandonnés ?

AU FOYER DES FILLES MÈRES DE VIENNE UNE NURSE PORTE DANS LES BRAS L'ENFANT D'UN SOLDAT RUSSE ET CELUI D'UN SOLDAT AMÉRICAIN.

Il s'agit maintenant d'en sauver d'autres, de sauver tous les autres. Ce qui manque le plus aux adultes — non aux enfants — c'est l'imagination. Si leur esprit était encore capable de présenter à leurs yeux l'image de la misère des enfants, sans doute feraient-ils davantage pour la soulager. Il faudrait que notre sommeil fût parfois troublé, que le pain, soudain, nous parût amer, et que ce coin de feu où nous nous asseyons le soir, avec nos enfants sur les genoux, nous semblât tout à coup inconfortable. C'est ce qui arriverait si nous songions plus souvent aux enfants qui dorment sur la terre, qui n'ont rien à manger et qui ignoreront toujours la douceur du foyer. Derrière ces mots, qui peuvent si facilement paraître conventionnels, il existe une réalité sordide et impitoyable dont nous sommes chacun pour notre part responsables. Il y a beaucoup à faire avant que nous ayons le droit d'avoir la conscience en repos.

Photographies David R. Seymour.

L'ÉTUDE DANS UN PETIT VILLAGE PEUPLÉ D'ORPHELINS EN POLOGNE.

CE JEUNE ORPHELIN HONGROIS ÉVOQUE LA FERME DE SON ENFANCE.

AMPHITRYON ET AMPHITRITE (M. ET Mme GILBERT ORCEL).

ENTRÉE DE JUPITER ET LÉDA (M. ET Mme BLAREAU). — AMPHITRYON OFFRE AUX FLÈCHES D'EROS UN CORPS VULNÉRABLE.

CATHERINE DUNHAM, DÉESSE OLYMPIENNE ET DANSEUSE CARAIBE, SOUS L'ŒIL DES DIEUX.

SOUS L'ŒIL DES DIEUX

LE BAL DE L'OLYMPE A PARIS

JUPITER, FAMILIER, SE PRÊTE A UNE INTERVIEW D'UNE JOURNALISTE DU NOUVEAU MONDE.

« ANACHRONIS » OU UN HOMME EN HABIT ÉGARÉ PARMI LES DIEUX DE L'OLYMPE.

LA TABLE PRÉSIDÉE PAR CASTOR ET POLLUX (ARLETTY ET LE DÉCORATEUR BEAUREPAIRE).

LA TABLE DE CATHERINE DUNHAM ET D'ORSON WELLES. Photographies *France-Illustration* (M. Jarnoux).

Jérome Bosch : « L'homme-arbre » (fragment). — Pierre-Paul Rubens : « Portrait de Suzanne Fourment. » — Antoini Van Dyck : « Portrait de Jan Snellinx. »

A LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

DE VAN EYCK A RUBENS

Quelque cent cinquante œuvres judicieusement groupées à la Bibliothèque nationale grâce à l'accord culturel franco-belge nous montrent, de Van Eyck à Rubens, les maîtres flamands du dessin dans leurs diverses formes d'expression.

A côté des émouvants Van Eyck, des évocations fantastiques de Brueghel le Vieux et de Jérôme Bosch, dont une composition comme *l'Homme-arbre* semble présager nos futuristes d'aujourd'hui, figurent trente-cinq études de Rubens, parmi lesquelles le vivant portrait de Suzanne Fourment. Van Dyck est aussi largement représenté, notamment par les portraits de Brueghel le Jeune et de Jan Snellinx. Memling, Gérard David, Jordaens et d'autres maîtres complètent cet ensemble qui permet de mieux apprécier trois siècles du prestigieux art flamand et en même temps d'établir des rapprochements et des comparaisons riches de sens.

COMMENT PARIS S'APPROVISIONNE EN VIANDE

LA VILLETTE

De solides carrures sur le fond de décor des abattoirs, image familière de La Villette.

ET LE CIEL REGARDAIT LA CARCASSE SUPERBE
COMME UNE FLEUR S'ÉPANOUIR..

Je suis allé voir s'épanouir cette fleur dans toutes les serres de Paris où on la cultive : à La Villette, à Vaugirard, aux Halles. J'ai dégusté à la porte de La Villette des morceaux fondants dans l'un de ces restaurants soucieux de justifier leur réputation et leur proximité des lieux de production.

— Tendre comme la rosée, ainsi que dit mon boucher, qui a le goût de la métaphore.

Mais à l'inverse de sa rosée, qui subit probablement parfois les effets de la gelée blanche, celle-ci répondait tout à fait aux caractéristiques d'une bonne rosée commerciale.

Félicité passagère. Car une enquête sur la viande ne peut se borner, hélas ! à la dégustation, même consciencieuse, d'un bel entrecôte. Cette enquête il faut l'écrire, et là commence le trouble, comme disent les Anglais. Si j'énonce, par exemple, que les 4 millions de Parisiens consomment chaque jour pour 200 millions de francs de viandes diverses, tout va à peu près bien. Si je dis que sur ces 200 millions, 100 vont aux producteurs, 3,5 aux commissionnaires de La Villette et de Vaugirard, 2,5 aux marchands de province, 4 aux chevillards, 2,5 aux facteurs des criées de La Villette et de Vaugirard, 5 aux grossistes du périmètre des Halles, 3,5 aux mandataires des Halles, 12 aux restaurants, 25 aux bouchers et charcutiers détaillants, 32 à l'Etat (sous forme d'impôts, taxes, etc.) et 10 aux transports, je provoque une terrible levée de boucliers. Personne ne sera content. On me demandera où j'ai recueilli ces chiffres, on m'en offrira d'autres qui seront naturellement faux, autant ou plus que les miens.

Le marché de la viande se satisfait mal des statistiques, qui donnent des choses une image trop simple, figée, alors que la réalité est complexe et mouvante. Il est vrai qu'il s'agit d'une question difficile et sérieuse. Les innombrables techniciens promoteurs d'expériences destinées à résoudre une sorte de quadrature du cercle consistant à transformer scientifiquement une pénurie en abondance le savent bien. Leurs échecs successifs et inévitables les dispensent de l'avouer. Mais il ne faut pas oublier qu'à la base il y avait l'honorable souci de donner aux « économiquement faibles » la possibilité d'accéder au bifteck. Celui-ci s'est défendu, sans grand égard pour les consommateurs, qui en tout temps subissent la loi d'airain de l'offre et de la demande. On ne la plie pas aisément, cette loi, et, pour être juste, elle joue dans les deux sens, tantôt contre le producteur tantôt contre le consommateur. Aujourd'hui elle sourit au consommateur, après l'avoir étrillé durant des années.

Dans la seconde quinzaine de mars la vingt-neuvième expérience réalisée en moins de dix ans sur le marché de la viande sera mise en route. Vingt-huit expériences sont peut-être suffisantes pour acquérir une seule et bonne solution cette fois. On l'espère d'autant plus qu'une différence capitale sépare la vingt-neuvième tentative des précédentes : la production est devenue pléthorique. C'était la condition nécessaire et suffisante d'un retour à la liberté, de la mort du marché parallèle et des dessous de table.

L'ABONDANCE REVENUE

Dans quelles conditions se présente le marché de la viande à la veille de la liberté, quels sont les circuits commerciaux grâce auxquels se ravitaille Paris, de quels instruments la capitale dispose-t-elle pour assurer une fonction dont chacun a pu mesurer l'importance, quelles sont les perspectives d'avenir ?

Paris s'approvisionne en viande dans toute la France. Sur la plupart des grands marchés de province, dans les foires bruyantes, animées où se rassemblent les gens de la campagne, les concessionnaires, mandataires, facteurs, chevillards parisiens ont leurs représentants attitrés chargés d'acheter les bœufs, veaux, porcs, qui par route et par chemin de fer seront acheminés vers La Villette, Vaugirard, les Halles, Aubervilliers ou Le Kremlin-Bicêtre, soit sur pied soit abattus. Les prix sont débattus selon les règles de l'art et, une fois faits, scrupuleusement respectés par toutes les parties en cause. Ils reflètent évidemment l'ensemble du marché, son abondance ou sa rareté.

Schématiquement la production présente aujourd'hui le tableau suivant :

Les bovins adultes sont égaux, sinon supérieurs, en nombre à ceux de 1939. Leur poids moyen dépasse celui d'avant guerre.

La catégorie des veaux est en revanche déficitaire. Afin de remédier à la crise des matières grasses le lait a été porté à un prix tel que les propriétaires ont eu intérêt à faire du lait. D'où les « crevards », veaux que l'on sacrifie à trois ou quatre semaines pour obtenir les meilleurs résultats de la traite et qui, au point de vue viande, sont d'un rendement très faible. Mais la période de vêlage, dans laquelle on est entré, laisse augurer une importante et prompte augmentation du troupeau national.

Quant aux moutons leur nombre est évalué à 10 millions, alors qu'il était de 52 millions il y a un siècle. Les importations nord-africaines, qui avant guerre atteignaient 800.000 têtes par an, ont été supprimées. Toutefois leur rétablissement ne soulève pas de difficulté majeure.

Les chevaux, largement consommés dans les centres industriels, sont suffisants pour satisfaire aux demandes.

Enfin les porcs sont au moins aussi nombreux et aussi bien engraissés qu'en 1939. La baisse continue des cours à cet égard est symptomatique.

Ce cheptel tout prêt à alimenter Paris, sous quelle forme arrive-t-il ? Cela dépend de la saison, de l'année, de la réglementation. Supposons la liberté revenue. En période fraîche on observe en général une prédominance des envois de viandes foraines, c'est-à-dire de bêtes abattues en province. En été, au contraire, la viande sur pied améliore son pourcentage.

Prenons le cas du bifteck sur pied. Chaque nuit, entre 3 heures et 7 heures du matin, des trains entiers parviennent aux embranchements particuliers de La Villette et de Vaugirard. En 1938 la moyenne mensuelle des arrivages de bovins se situait autour de 28.000 têtes. En janvier 23.000 seulement ont été enregistrées.

Mais nous voici entrés dans un labyrinthe, un labyrinthe bordé de crochets — de chevilles, en termes de métier — auxquels sont pendues des carcasses et qui jouit d'une réputation curieuse. Un fil conducteur est nécessaire. Un mot, auparavant, du milieu. Il faut choisir La Villette pour la viande sur pied, Vaugirard — malgré le relèvement remarquable de ses arrivages au niveau d'avant guerre — ne représentant que 30 % environ de l'activité de son grand concurrent de la rive droite. On a tout dit sur La Villette. On lui a consacré des chansons, des poèmes, des romans, des tableaux... C'est un monde à part, haut en couleur, truculent, savoureux, original, etc. On a défini ses règles, son code, parlé de ses traditions. On l'a accusée de combinaisons plus ou moins louches à l'abri des arrière-salles discrètes des cafés et des restaurants environnants. En bref, on l'a tantôt portée au pinacle tantôt descendue plus bas que terre. Il y a là beaucoup de littérature facile. Certes, sur la triste grisaille de bureaux administratifs, sur la monotonie du travail d'usine, la liberté d'allure de La Villette tranche. Garçons et apprentis — les agneaux, comme on les appelle — dans leur tablier blanc maculé, chevillards, facteurs, commissionnaires, marchands de province, éleveurs et acheteurs composent un milieu varié, remuant, assez fort en gueule. De là à les retrancher de la communauté il y a tout de même un pas... qu'il est tout à fait inutile de franchir. En réalité, ici s'exerce un métier difficile, nécessitant un apprentissage de plusieurs années, une solide carrure, de l'initiative, le goût du risque, une bonne *self-defense* et la volonté de travailler. Des enfants de chœur ? Sans doute non. Des « combinards » ? Il en existe, comme partout, mais ils ne devraient pas faire oublier les braves gens, qui sont la masse.

On reproche volontiers aux bouchers, commissionnaires, mandataires de gagner beaucoup d'argent. On ignore qu'avant d'arriver à la prospérité il leur a fallu trimer dur : pour certains, se lever quotidiennement à 2 heures du matin et continuer à coltiner des gros poids, à découper, à désosser pendant toute la journée. Une sévère sélection se poursuit durant la longue période d'initiation, et les qualités professionnelles seules comptent. Un fils de boucher dépourvu du feu sacré et de l'ardeur combative au travail n'a pas la moindre chance de conserver le patrimoine qui lui a été légué. Bien des envieux convoitant les avantages du métier seraient incapables d'en supporter les servitudes.

Après ce rapide contact avec les quelque deux mille hommes qui forment la population permanente de La Villette, une brève visite s'impose.

Au début du siècle dernier Paris ne possède encore que des tueries privées installées un peu

La criée de La Villette, ou l'on vend le bétail arrivant de province, réunit des acheteurs venus de tous les quartiers de Paris.

LES MINES S'ÉPANOUISSENT APRÈS LE TRAVAIL MATINAL, ET L'ON VA DISPUTER L'APÉRITIF AU ZANZI.

partout et qui fonctionnent sans le moindre souci de l'hygiène publique. En 1810, Napoléon décrète leur suppression et leur remplacement par cinq abattoirs dont l'administration sera confiée au syndicat des bouchers en gros. Successivement désaffectés, ces établissements furent supplantés par les deux abattoirs de La Villette et de Vaugirard, dont les aménagements n'ont cessé de se compléter depuis 1867.

La Villette compte maintenant deux cent quarante-neuf échaudoirs répartis sur 21 hectares. Les bâtiments, séparés par des rues, comprennent des bouveries ou des bergeries couplées avec des carrés d'abatage. La loi du 8 janvier 1905 la régit. Elle reconnaît à quiconque désire abattre un animal le droit d'exiger l'affectation d'un local spécial. Il y a des localités banales où l'on peut abattre mais non vendre les bêtes abattues et des localités réservées dont les bénéficiaires disposent du droit de vente. C'est le cas des bouchers ou charcutiers en gros, dit chevillards, qui sont titulaires dans un échaudoir ou classés. Pour obtenir une de ces localités réservées, soumises aux règlements de police et de la Seine, on doit se faire inscrire sur la liste des postulants. Les bouchers en gros ne sont pas, en effet, propriétaires de leur fonds, qu'ils ne peuvent céder ni transmettre par héritage. Les attributions se font au fur et à mesure des vacances, et 90 % des postes vont en général aux ouvriers des abattoirs.

A ses débuts le nouveau chevillard abat lui-même. Petit à petit il s'entoure d'une équipe comprenant au maximum trois ouvriers : un maître-ouvrier et deux garçons, auxquels s'adjoint le plus souvent un « agneau ». Le patron achète ses animaux vivants sur les marchés de province ou au marché de La Villette.

On fait une fréquente confusion entre le marché de La Villette et les abattoirs : ce sont deux institutions distinctes, séparées l'une de l'autre par le canal de l'Ourcq. Leurs relations sont étroites, certes ; mais elles peuvent fonctionner indépendamment. Toutes les bêtes amenées au marché de La Villette ne sont pas destinées aux abattoirs du même nom. En fait, le quart, parfois le tiers des animaux du marché est réexpédié vers les départements limitrophes ou vers le Nord, l'Est, la Sarre. De même les abattoirs ne sont pas uniquement approvisionnés par les animaux que les commissionnaires, les marchands de province et les producteurs ont fait expédier au marché. Chevillards et bouchers détaillants ont la faculté de faire venir directement de province le bétail aux abattoirs. Les proportions sont au reste extrêmement variables. En janvier 1948 les bovins du marché s'élèvent à 27.600, contre 7.600 directement acheminés aux abattoirs. Mais la situation se retourne en janvier dernier, avec 4.000 bovins au marché pour 19.000 « directs ».

Est-ce là un effet de l' « affaire » des vingt-deux commissionnaires du marché de La Villette? En partie peut-être ; en partie seulement, car si l'on considère le mois de janvier 1947 on constate — ô pénurie ! — que moins de 3.000 bovins ont été fournis par le marché, tandis que plus de 5.000 arrivaient en droiture aux abattoirs : 8.000 bovins pour un mois. Nous n'étions guère favorisés alors, et il fallut recourir à la viande congelée pour garnir pauvrement les étals.

Donc un double courant d'approvisionnement en viande sur pied : le marché de La Villette et les abattoirs. Double débouché également pour la viande abattue à Paris : les bouchers détaillants en premier lieu, ensuite les criées annexées aux abattoirs, dont l'animation extraordinaire au moment de la vente, l'après-midi, est un des éléments essentiels de la vie de La Villette et de Vaugirard.

Animation extraordinaire ? Comment cela se peut-il si les bouchers détaillants ont absorbé toute la viande sortie des abattoirs ?

C'est que nous rencontrons dans les criées le deuxième circuit commercial, celui des viandes foraines, dont l'importance dépasse en certaines occasions celui de la viande sur pied. Les viandes foraines sont l'apanage des facteurs des criées et surtout des mandataires des Halles et des grossistes du périmètre des Halles.

Abandonnons La Villette, son bel entrecôte, son beaujolais sympathique, son marché aujourd'hui piteusement approvisionné, où quelques centaines de bovins et cinq à six douzaines de moutons semblent perdus sous les vastes halls, ses échaudoirs qu'on lave à grande eau, sa criée tonitruante, et gagnons les Halles, château fort des viandes foraines et du cornet de frites.

(A suivre.) RENÉ TANGUY.

LES ARRIVAGES DE MOUTONS AU MARCHÉ DE LA VILLETTE SONT PLUS QUE MÉDIOCRES. LES PORCS FORMENT LE LOT LE PLUS IMPORTANT. LES VEAUX, RARES CET HIVER, RÉAPPARAISSENT.

Le maréchal Montgomery et le général Revers écoutent les hymnes nationaux.

Le grand vainqueur de Rommel et libérateur de Falaise converse avec les officiels.

LA NUIT DE FALAISE

Détruite en grande partie en août 1944, la cité de Falaise a été adoptée par le IXe arrondissement de Paris, dont la municipalité donnait récemment au théâtre Mogador un grand gala de bienfaisance au bénéfice de la ville martyre. Venu de son Q. G. de Fontainebleau, le maréchal Montgomery, commandant en chef des défenses de l'Europe occidentale et libérateur de Falaise, fut chaleureusement acclamé. M. Claudius Petit, ministre de la Reconstruction, le général Revers, chef d'état-major général de l'armée, M. Galland, maire du IXe arrondissement, et la municipalité au grand complet assistaient à ce gala particulièrement réussi, auquel les théâtres, music-halls et cabarets de cet arrondissement avaient délégué leurs plus brillantes vedettes. Au cours de la soirée, M. Nicolas, maire de Falaise, remit le diplôme de citoyen d'honneur de cette ville normande au maréchal Montgomery, qui, en remerciant, évoqua avec émotion la page héroïque que Falaise a écrite dans l'histoire de la libération.

M. Nicolas, maire de Falaise, remet au maréchal son diplome de citoyen d'honneur.

Le maréchal est visiblement très satisfait.

L'ART DE L'AFFICHE

« VINGT ANS DE PARIS »

« Vingt ans de Paris... », tel est bien le sens de cette exposition des maquettes d'affiches de Paul Colin qu'abrite actuellement le musée des Arts décoratifs.

Les spectacles de nos scènes parisiennes, de *Maya* et de *la Revue nègre* qui révéla Joséphine Baker, d'*Amphitryon-38* et de *Donogoo* jusqu'à Katherine Dunham, les grands galas, les expositions, les emprunts, la résistance, sans compter maintes activités commerciales, auront été synthétisés par cet artiste dont la vision et le style très personnels font un digne continuateur de ces maîtres de l'affiche que furent avant lui Jules Chéret et Cappiello.

Entre toutes ses compositions, l'une évoque une heure émouvante, c'est l'affiche de la libération, conçue et exécutée par Paul Colin durant l'occupation et qui éclaira les murs de la capitale à l'heure où les derniers occupants venaient d'en être chassés.

Paul Colin a su renouveler, moderniser et adapter avec un goût de coloriste très sûr et un sens de la construction qui révèle l'élève architecte qu'il fut jadis cet art, devenu difficile, qui consiste à « accrocher » l'œil de passants pressés auxquels il n'est plus permis de flâner le long des rues comme les badauds d'autrefois. Et cela sans jamais tomber, comme c'est trop souvent le cas, dans la facilité vulgaire ou dans le mauvais goût.

Photographies *France-Illustration* (Parnotte).

Ci-contre, Paul Colin prépare l'affiche de la libération. — A droite, en haut, « Maya » de Gantillon ; en bas, « Varsovie accuse ».

LES LIVRES

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

Lawrence d'Arabie

Généralement connu sous le nom de Lawrence d'Arabie, Thomas Edward Lawrence apparaîtra de plus en plus comme une des figures très remarquables qui aient illustré notre époque. Aventurier de grande classe, homme d'action qui a manifesté le génie le plus audacieux, il appartient aussi à la littérature par une contribution de premier ordre. Son grand livre *les Sept Piliers de la sagesse*, traduit en français par les soins de Charles Mauron (chez Payot), est un des ouvrages les plus importants du siècle. D'autre part la correspondance de Lawrence, qui avait été réunie par David Garnett, vient d'être traduite à son tour par Etiemble et Yassu Gauclère (Gallimard). C'est aussi un gros volume, qui n'a pas moins de huit cents pages serrées. Toute la vie de Lawrence y est évoquée, à travers les lettres qu'il a écrites. Vie prodigieuse, animée par un culte passionné de l'héroïsme. Il y a là une lecture d'une immense richesse, qui laisse loin derrière elle ce que la plupart des romans d'aujourd'hui sont capables de nous apporter.

T. E. Lawrence naquit dans le pays de Galles le 16 août 1888. Il était le second fils (il eut quatre frères) d'une famille aristocratique, originaire d'Irlande par la lignée paternelle, d'Ecosse du côté maternel. Ned, comme on appelait le jeune garçon, était un enfant plein d'audace, grimpeur d'arbres, escaladeur de rochers, nageur, rameur, excellent tireur à la chasse, où il allait avec son père. Un jour, dans les jeux de l'école, pour prendre la défense d'un petit contre un grand il se jeta dans une bagarre où il se cassa la jambe. C'était la fin de la récréation. Sans mot dire il rentra en classe à cloche-pied et suivit stoïquement la leçon. A la sortie il dut pourtant avouer qu'il ne pouvait pas marcher, et il fallut le porter chez lui. Tel était déjà le futur colonel Lawrence, qui devait mener très loin la mise à l'épreuve du courage physique et de l'énergie morale.

Il fit ses études à Oxford, et fut très vite attiré par l'archéologie. Ses premières lettres nous le montrent tout jeune homme, parcourant la France à bicyclette pour visiter nos cathédrales, nos cloîtres, nos abbayes, étudier les chefs-d'œuvre des architectures gothique et romane. Cette étude du moyen âge le lance sur la route des croisades. Il apprend l'arabe et part en 1909 pour la Syrie. Ce voyage ouvre dans sa vie la période de l'archéologue. En 1911 il est envoyé par le British Museum à Carchémish. Il parcourt à pied le nord de la Mésopotamie, fait des fouilles en Egypte. Quand la guerre éclate en 1914 il est âgé de vingt-six ans.

Il était resté de petite taille, ce qui le fit exclure de l'armée active. Il fut chargé par lord Kitchener d'un service de renseignements en Egypte : on comptait sur sa connaissance du monde arabe pour qu'il tînt le Foreign Office au courant de ce qui se passait en Arabie. La grande aventure de sa vie allait commencer.

De quoi s'agissait-il d'abord ? Lawrence l'a dit lui-même. « Quelques Anglais — dont Kitchener était le principal — crurent qu'une révolte des Arabes contre les Turcs permettrait à l'Angleterre, tout en luttant contre l'Allemagne, de battre son alliée la Turquie. » Le colonel Lawrence fut l'animateur de ce mouvement. Il revêtit le costume des Arabes pour vivre parmi eux. Il gagna leur confiance et leur amitié. Son courage était égal à son autorité de chef. Il endura mille souffrances. La mystique du désert façonna en lui un de ses héros. Au delà du projet stratégique qu'on lui avait confié, il avait conçu un grand rêve politique : la libération du peuple arabe, qui eût été lié à l'empire britannique suivant un mode nouveau, dans une association d'Etats libres. C'est-à-dire que Lawrence, il y a plus de trente ans, devançait la politique qui s'est faite depuis lors aux Indes et ailleurs. A l'époque, maintes difficultés surgirent. Notamment la mission que s'attribuait Lawrence faisait bon marché d'une autre mission qui nous est chère : celle de la France aux pays du Levant. Et puis il y avait les pétroles du Proche-Orient... Quand Lawrence parut en 1919 à la Conférence de la Paix, en compagnie de son grand ami l'émir Fayçal, il vit quel échec serait le dénouement de son aventure. L'éditeur de sa correspondance a pu donner pour titre à la série de ses lettres d'entre novembre 1918 et juillet 1922 : « Combat singulier à Downing Street ».

Dès lors, l'histoire de T. E. Lawrence n'est plus que la sienne propre. Mais elle est d'une grandeur singulière. Il écrit ses *Sept Piliers de la sagesse*, encouragé par Bernard Shaw. Et ce livre ne retrace pas seulement l'histoire de son action guerrière et révolutionnaire en Arabie. Comme l'a dit Winston Churchill, « la richesse et la force du sujet, la qualité du style, la personnalité mystique, incommensurable, qu'on perçoit au delà élèvent cette œuvre instantanément au-dessus du niveau des productions contemporaines ». Les lettres de Lawrence, très nombreuses pour la dernière partie de sa vie (elles remplissent à elles seules cinq cents pages du volume), nous font entrer encore plus avant dans cet effort de dépouillement et d'épuration de la personnalité que Lawrence tenait pour plus important que toute réussite positive.

Sa célébrité et sa légende lui pèsent désormais. Il lui est devenu impossible d'ailleurs de rentrer sous son vrai nom dans l'armée ou le service public. L'ancien colonel Lawrence devient Shaw, ou Ross, ou le n° 338171, pour s'engager comme simple soldat dans la R. A. F. ou le corps des tanks. Il y a une sorte d'inclination à l'ascétisme dans son goût de servir au dernier rang. M^me^ Victoria Ocampo, qui l'a finement analysé, le définit par « une soif d'absolu qui ne se désaltère que dans l'échec inévitable où tout triomphe se dissout ».

Au printemps de 1935 il est en Angleterre, dans sa maison de Clouds Hill. Le 13 mai, il monte sur sa motocyclette pour aller mettre une lettre à la poste. Il va à une vitesse folle, selon son habitude. Pour éviter deux cyclistes, il se jette de côté, passe par-dessus sa machine. (Ainsi, en Arabie, avait-il un jour de bataille été lancé par-dessus la tête de son chameau.) On le releva inanimé. Il mourut cinq jours plus tard.

Il a laissé un autre livre, qu'il a défendu de publier avant 1950. Nous le connaîtrons bientôt. La gloire de T. E. Lawrence n'a pas fini de monter dans le ciel de son temps.

LE THÉATRE

PAR YVES GANDON

Semaine comique

Qui nous donnera le grand auteur gai que nous attendons : quelque chose comme un mélange détonant de Feydeau, de Sacha Guitry et de Labiche ? Je ne parle pas de Courteline, qui a bien vieilli et dont le style empesé fait trop souvent grincer des dents, mais un peu d'amertume corrosive à la Becque ne ferait pas mal dans le tableau. M. Henri Troyat, qui est dans toute la force d'un grand talent de romancier, et d'autre part si chargé de dons que toutes les formes d'expression semblent à sa portée, a parfaitement compris ce que pouvait être aujourd'hui une comédie gaie. Ayant résolu de nous faire rire, il a savamment dosé ses effets, qui vont de la comédie de mœurs à la comédie-bouffe, et approximativement de Tchékhov et de Jules Renard à Tristan Bernard et à Feydeau. Si l'on songe qu'il nous avait donné, il y a deux ans, une œuvre toute baignée d'*aura* topique comme *les Vivants*, on ne peut qu'admirer la diversité de ses moyens et rendre hommage à son exceptionnelle virtuosité. Passer avec tant d'aisance du Vieux-Colombier aux Bouffes-Parisiens, et en gardant toujours un souci de qualité, n'est assurément pas à la portée du premier venu.

On voit assez ce que l'anecdote de *Sébastien* eût pu donner entre les mains d'un auteur vulgaire. La gentille Mathilde vit dans la difficile société de son père, M. Arbisseau, peintre de sujets religieux, et de sa mère, malade imaginaire. Elle se prodigue pour ces deux tyrans domestiques, tandis que son frère Jacques, affilié à une bande de cambrioleurs, purge en province une peine de prison. Survient un certain Sébastien, qui prétend avoir connu Jacques au collège, et que le peintre éconduit, puis rappelle, l'ami de son fils lui paraissant le modèle idéal pour un saint Sébastien dont il a reçu la commande. Arbisseau commence sa toile, et se loue de son modèle, jusqu'au moment où Jacques libéré lui apprend que Sébastien est en réalité le chef de sa bande. Or Sébastien, pour qui dans l'intervalle Mathilde se sent mourir d'amour, a été touché de la grâce depuis qu'il figure le martyr transpercé de flèches. Il cite les Ecritures à longueur de journée et veut faire pénitence. Arbisseau, indigné, le congédierait pourtant si M^me^ Vial, dame patronnesse bien en cour à l'évêché, ne lui apportait la commande d'une série de tableaux pour lesquels Sébastien est le seul modèle possible. Où l'affaire se complique, c'est lorsque Jacques, qui est resté mauvais garçon, vient demander à Sébastien de reprendre la direction de sa bande de larrons pour cambrioler la pieuse M^me^ Vial. Sébastien commence par chapitrer ses anciens complices, puis, repris par le goût du bel ouvrage, leur indique comment ils devront opérer. A peine sont-ils partis que les remords l'assaillent ; il confesse tout à Arbisseau, qui, craignant le scandale, le suppliera lui-même de participer à l'expédition. Le cambriolage réussit, mais Sébastien en restituera le produit. Il emportera seulement la toile pour laquelle il posa, ainsi que l'amoureuse Mathilde.

Le premier acte, riche d'humour et de fantaisie, annonçait, par maints traits d'une observation savoureuse, une comédie satirique. Le second dérive vers la charge et le troisième tourne au vaudeville. Mais les personnages finement caricaturés, la vivacité du dialogue, le tour heureux de certaines scènes, comme la déclaration de Sébastien à Mathilde au deuxième acte, sont d'un auteur comique plein de ressources. Le jour où Troyat voudra nourrir des ambitions plus hautes, je ne doute pas que la grande comédie ne soit à sa portée. Il lui suffira de ne plus se contenter du comique de situation pour y préférer le comique de caractère.

En attendant il a réussi à introduire la distinction dans la bouffonnerie, cette remarque pouvant être interprétée à la fois comme un éloge et comme une légère critique. Et le succès mérité de sa pièce tendrait à prouver qu'un véritable écrivain, et non un professionnel de la « scène à faire », peut aujourd'hui se ménager une place dans le théâtre gai.

M. Alfred Adam a composé le rôle de Sébastien avec un sang-froid époustouflant, qui déclenche le rire par la sobriété du jeu. Il a eu des moments inénarrables, et sa tâche n'était pas facile, notamment lorsqu'il avait à citer tels passages bibliques, sur quoi l'auteur a peut-être eu le tort d'appuyer un peu trop. M. Yves Deniaud est d'une vraisemblance ahurissante dans son rôle de ganache spécialisée dans la peinture religieuse et médaillée du Salon. On doit aussi des compliments à la fine Santa Relli, qu'on voudrait applaudir plus souvent, à M^lles^ Luce Fabiole et Jeanne Véniat.

D'Henri Troyat à Jean de Létraz, personne ne s'étonnera si je dis qu'il y a une chute de niveau. Je ne crois pas nécessaire, aussi bien, de m'étendre

Aux Mathurins : « Léonie est en avance », de G. Feydeau. De gauche a droite, Marguerite Pierry, Annette Poivre et Jean Marchat.

sur les trois actes de *Nous avons tous fait la même chose*, représentés au théâtre de la Potinière. Non pas que le sujet n'en vaille point un autre. Les situations de vaudeville ne sont pas renouvelables à l'infini, et Robert de Flers et G.-A. de Caillavet, par exemple, eussent fait sur ce thème une charmante comédie de boulevard. Malheureusement, M. Jean de Létraz se contente à peu de frais. S'il ne manque pas d'une certaine dextérité dans l'agencement de l'intrigue, son dialogue reste d'une platitude désespérante. Les expressions toutes faites, les poncifs les plus éculés, les à-peu-près les plus piteux fleurissent comme roses en juin. Quand il se guinde en moraliste, il donne envie de hurler. Quand il croit avoir trouvé un « mot », il l'amène de si loin qu'on a déjà oublié qu'il fallait en rire. Concédons-lui que sa pièce a quelques moments drôles et que la grossièreté en est exclue. Mais il abuse de la faculté laissée aux vaudevillistes de ne pas torturer les méninges des spectateurs.

Sa principale interprète, M^lle^ Hélène Ronsard, fait tout ce qu'elle peut pour nous convaincre que son histoire pourrait arriver. Elle n'y réussit que dans une faible mesure, malgré ses cris du début et ses sourires de la fin. M^lle^ Luce Feyrer, sa rivale, a du charme et de l'élégance. M^me^ Mady Berry est la meilleure sur le plateau. Henri Guisol, par son métier solide, et Pierre Louis, par sa santé, suppléent de leur mieux aux faiblesses du texte.

Un acte de Georges Feydeau, *Léonie est en avance ou le Mal joli* constitue la seconde partie du nouveau spectacle des Mathurins. Ce n'est pas du meilleur Feydeau que cette histoire de grossesse nerveuse, à propos de laquelle quatre hommes et deux femmes se jouent divers tours pendables. Mais quelle verve, quelle spontanéité dans le comique, quelle rapidité dans le dialogue, quelle adresse pour sauver les situations les moins défendables ! Cet acte longuet se laisse écouter sans un moment d'ennui ; mieux, il fait rire aux éclats. M^me^ Marguerite Pierry, irrésistible à son ordinaire, Jean Marchat, Annette Poivre et Jean Ozenne s'y dépensent avec bonheur.

On quitte la comédie, voire le théâtre, avec *Haute Surveillance*, de M. Jean Genet, qui met en scène, dans une cellule de prison, trois scélérats et un geôlier. L'auteur croit encore, ou feint de croire, au romantisme de la crapule. C'est ennuyeux au possible, indécent, sinon infâme, et de la plus exécrable littérature. On bâille trop pour s'irriter, et des phrases comme : « J'ai fait ce que j'ai pu pour l'amour du malheur » ou « Le malheur est mon ciel » font assez voir dans l'auteur un primaire délirant pour qu'on s'interroge anxieusement sur les raisons qui ont fait retenir par des directeurs intelligents une pareille misère.

La place me fait défaut pour parler longuement de *la Tendre Ennemie*, d'André-Paul Antoine, que vient de reprendre le studio des Champs-Elysées. Créée il y a plus de vingt ans, cette pièce curieuse procède à la fois du théâtre libre et de la technique cinématographique. Les premiers tableaux sont remarquables par la sobriété, la cruauté incisive du dialogue. Les derniers traînent en longueur et paraissent peu probants. Il eût fallu à la fois condenser le propos et inventer, notamment pour la vieillesse de l'héroïne, une anecdote plus significative. Mais deux acteurs de premier plan animent cette action morcelée : Jean Brochard, qui campe un mari benoîtement égoïste et ingénument trompé avec une saisissante justesse de ton, Maurice Teynac, l'amant élégant et cynique, victime de ses attitudes. M^lle^ Janine Guyon, plus inégale, s'embarrasse parfois dans ses répliques. Un bon point à la mise en scène de Maurice Jacquemont.

LE CINÉMA

PAR DENIS MARION

Les Amants de Vérone

Il est toujours tentant de refaire *Roméo et Juliette*, et si André Cayatte et Jacques Prévert éprouvaient la nécessité de justifier leur propos ils n'auraient qu'à invoquer le précédent d'un certain Shakespeare qui, lui aussi, jugea bon d'aller reprendre ce vieux sujet chez je ne sais plus quel chroniqueur italien. En l'occurrence, selon un procédé que notre siècle a mis en vogue — encore qu'il n'ait rien de moderne, puisqu'on le trouve chez Cervantès, sinon avant — ces Roméo et Juliette-ci sont à la seconde puissance : les personnages joués par Serge Reggiani et Anouk Aimée se trouvent être à la fois l'incarnation contemporaine du couple célèbre et leur représentation histrionique ; ils éprouvent la même passion et ils la miment.

Ce qui est plus inattendu, les auteurs se sont bornés à l'effet pittoresque de ce point de départ et n'ont pas eu souci de l'exploiter autrement. Les deux jeunes gens ne sont, en effet, même pas des acteurs, mais les simples doublures des vedettes qui interprètent un *Roméo et Juliette* tourné après la guerre en studio à Venise et en extérieurs à Vérone. Cette coïncidence n'a d'ailleurs d'autre effet que de les mettre en présence l'un de l'autre et de faciliter leurs rencontres, et aussi de nous donner par surcroît une peinture plaisante du monde du cinéma, depuis le cabot qui refuse de monter à une échelle de corde en déclarant pompeusement : « Je suis un acteur, je ne suis pas un acrobate » jusqu'à la promiscuité bon enfant des départs en extérieurs.

On ne trouvera donc pas de variations nouvelles sur les rapports de l'interprète et de son personnage, ni même un parallélisme, fût-il approximatif, entre l'aventure actuelle et celle des amants shakespeariens. Ceux-ci sont là comme un simple rappel de la persistance de certains rapports humains et aussi pour prêter le prestige de la résonance de quelques vers célèbres à une aventure amoureuse qui aurait risqué de se confondre avec d'autres qui nous ont été contées à l'écran.

Si touchante qu'elle soit, ce n'est pas en effet la passion qu'éprouvent l'un pour l'autre cet ouvrier verrier et cette fille d'un magistrat fasciste, tous deux à peine sortis de l'adolescence, qui constitue le centre de l'intérêt du beau film de Cayatte et Prévert. A cet égard, une comparaison avec la pièce élizabéthaine serait instructive. Celle-ci ne manque pas de hors-d'œuvre ni de digressions, ni de scènes adventices. Néanmoins le rapport des valeurs est tel que tout demeure subordonné au couple d'amants et que personne n'a jamais pris au sérieux la querelle des Montaigus et des Capulets. Le scénario de Jacques Prévert est beaucoup plus baroque (je prends ce mot dans son sens esthétique) : le décor y dévore l'intrigue tandis que la famille fasciste, vivant dans une semi-clandestinité et y sécrétant ses rancunes comme des miasmes, ou l'atelier des souffleurs de verre, vibrant de camaraderie ouvrière, composent des morceaux de bravoure qui éclipsent les duos d'amour. La remarque ne constitue pas une critique. Par rapport à Sophocle, l'*Electre* de Jean Giraudoux relève aussi du baroquisme et n'en est pas moins une belle pièce.

Cette conception a d'ailleurs convenu à merveille à la fois au metteur en scène et à l'opérateur Alekan qui s'en sont donné à cœur joie avec le prestigieux arrière-plan que leur offraient Venise et Vérone. Ils n'en ont d'ailleurs pas du tout tiré la débauche de soleil et de chatoiement de couleurs auxquels on aurait pu s'attendre, même pour un film en noir en blanc, mais des grisailles d'une mélancolie qui convient autant à l'atmosphère d'une Italie portant encore les stigmates du fascisme et de la guerre qu'à l'évocation d'un passé prestigieux, mais définitivement refoulé dans la légende. Il y a là quelques images de lagunes et de murailles qui risquent de figurer dans les *Histoires du cinéma* futures.

Reste à parler d'une interprétation qui sera sans nul doute le principal atout dans la carrière du film. La révélation en est évidemment Anouk Aimée. On sait que cette toute jeune artiste devait faire ses débuts dans *la Fleur de l'âge*, dont la réalisation par Marcel Carné fut malencontreusement interrompue. Elle est non seulement une Juliette ravissante, qui pour la première fois dans l'histoire du spectacle a l'âge de son rôle (les plus précoces ont généralement le double, pour ne pas parler des autres), mais elle fait preuve d'un talent incontestable de comédienne et d'une véritable présence à l'écran. Si elle ne galvaude pas tant de chances et tant de dons on ne risque rien à lui prédire une carrière éclatante.

Serge Reggiani n'a sans doute pas le physique d'un Roméo, mais il est un petit gars méditerranéen d'une vitalité indiscutable et sa physionomie de gavroche ne l'empêche pas d'extérioriser une flamme romantique qui permet de voir en lui un rival de Gérard Philipe. Il forme avec sa partenaire un couple d'amoureux adolescents d'une fraîcheur et d'une spontanéité telles qu'on n'en avait plus vues depuis longtemps de pareilles à l'écran.

Pierre Brasseur anime un de ces personnages comme Jacques Prévert sait les lui composer sur mesure : cynique et violent, d'une veulerie rehaussée d'un certain panache et d'une faconde brutale qui laisse échapper au passage quelques vérités un peu trop audacieuses pour être mises dans une bouche sensée. Marianne Oswald débute à l'écran dans un rôle inquiétant qu'elle marque de son étrange personnalité. Il serait dommage qu'elle s'en tînt là.

Enfin nous voyons, pour l'avant-dernière fois, puisque *Fabiola* qu'il tourna à peu près en même temps doit encore sortir, le regretté Louis Salou créer une de ces silhouettes à la fois caricaturales et tragiques auxquelles il était seul capable de conférer la vie. Cet ancien procureur, qui a lié son destin à celui du régime de Mussolini, qui n'ose plus mettre le nez dehors de crainte qu'une de ses victimes ne vienne lui réclamer des comptes et qui, claquemuré dans sa tanière où il étouffe, trafique désespérément de fausses antiquités ou de l'innocence de sa fille pour assouvir les deux ou trois vices qui lui font encore attacher du prix à l'existence, est vraiment une des figures les plus hallucinantes que l'écran nous ait jamais proposées, et Louis Salou y est tout simplement prodigieux. Il termine ainsi en beauté une carrière d'acteur de composition qui n'a guère eu sa pareille en France. Sans jamais jouer le rôle principal d'un film (même dans *Boule-de-Suif* il demeurait au second plan), sans s'astreindre à un type favori et imposé une fois pour toutes (quoi de plus différent que l'aristocrate compassé des *Enfants du Paradis*, le tyran maniaque de *la Chartreuse de Parme*, le pion mythomane de *la Vie en rose* ?), il avait réussi à atteindre une popularité dépassant celle de bien des vedettes.

PETITES CHRONIQUES

Charles Malfray (1887 - 1940). — Printemps, *bronze doré (haut.: 45 centimètres) adjugé 80.000 francs au cours de la dernière vente de tableaux modernes dirigée par Me Alph. Bellier ; MM. Schoeller et Pacitti, experts.*

SCULPTURES MODERNES

La sculpture moderne n'offre pas — en ventes publiques — un domaine aussi animé que celui de la peinture. Les sculpteurs, pour voir leurs œuvres répandues, doivent pratiquer (en dehors des commandes qui ont leurs destinations propres) des groupes de petites dimensions et des bronzes. Malgré cette obligation des artistes de talent ont réussi à créer des œuvres d'art réelles, empreintes de leur tempérament propre, et qu'il faut placer bien au-dessus des simples bibelots.

Rodin tient une place privilégiée parmi les sculpteurs modernes. Héritier direct des romantiques, influencé par la vision impressionniste, Rodin sut également s'orienter vers des recherches nouvelles et ouvrir ainsi la voie à la réaction du XXe siècle : il le fit toujours avec une connaissance de métier très profonde qui lui vaut aujourd'hui encore une gloire très populaire. Quelques prix donnés récemment en témoignent : 100.000 francs pour une *Faunesse debout* (bronze, haut. : 60 centimètres), 45.000 francs pour un *Amour et Psyché* (bronze) et 25.000 francs pour une *Tête de Balzac* (plâtre, haut. : 18 centimètres). On pourrait également citer un groupe en marbre vendu 400.000 francs et une épreuve d'*Eve* à 300.000 francs, vus ces dernières années à l'Hôtel Drouot.

L'école moderne s'est attachée surtout à l'étude des masses et des volumes, rejetant tout esprit anecdotique. Maillol en est le maître incontesté ; faute de pièces intéressantes il n'est pas possible de prouver qu'il a surpassé Rodin dans la faveur du public actuel. Toutefois les prix donnés pour ses études au fusain ou à la sanguine (de 20.000 à 30.000 francs), supérieurs à ceux offerts pour Rodin, permettent de le penser.

A la même école appartient Malfray, dont une rétrospective au Petit Palais en 1947 a montré les belles qualités de modeleur — moins sensuel que Maillol, mais plus nerveux. Un petit bronze doré de cet artiste vient d'être adjugé 80.000 francs et confirme ainsi les tendances actuelles du marché.

Côté indépendants, signalons enfin Louis Dejean, sculpteur autodidacte, observateur délicat arrivé à une belle maîtrise, dont une *Vénus* en bronze s'est vendue 30.000 francs. Tous ces prix, notés sans tenir compte des frais, ont été remarqués dans des ventes de tableaux modernes dirigées par Me Baudoin ou par Me Alphonse Bellier, assistés de MM. Schœller et Pacitti, experts.

FRANCIS SPAR.

LES SPECTACLES

• ATELIER - ANDRÉ BARSACQ •

LE PAIN DUR

de Paul Claudel

avec PIERRE RENOIR, G. MONTERO, JANY HOLT et JEAN SERVAIS

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'HISTOIRE RELIGIEUSE :

Omer Englebert, *Saint François d'Assise* (« les Grands Spirituels », Albin-Michel, 460 pages). Il n'y a guère de saint sur lequel on ait plus écrit. L'auteur nous apporte sur sa vie, avec autant d'érudition que de tendresse, une somme édifiante de témoignages directs. Il retrace les jugements portés sur lui au cours des siècles et puise à cette source intarissable de poésie et d'émotion que fut l'existence de cet ascète sur lequel la sensualité, la richesse et l'ambition n'eurent jamais de prise.

Cueillons quelques traits dans ce florilège.

La piété du saint pour les « choses créées » est légendaire. Il ramassait les vers sur le bord du chemin pour leur éviter d'être écrasés. L'hiver il faisait porter du miel et du vin chaud aux abeilles afin de les aider à franchir les mois difficiles. Il construisait des nids pour les tourterelles. Il tenait un peu rigueur aux fourmis, dont la prévoyance lui semblait exagérée, mais louait sans réserve les oiseaux, qui s'en remettent chaque jour à la providence. L'alouette grise était sa favorite. « Avec son capuchon, sœur alouette est un peu semblable à nous, et, avec ses plumes couleur de terre, elle nous invite à nous contenter d'habits pauvres et grossiers. »

La piété du saint n'excluait chez lui ni la malice ni l'esprit de repartie.

Un prédicateur de Pérouse, de vie assez libre, lui demandait conseil. « Il faut, dit saint François, ajouter ce petit couplet à ton sermon : *Molto dico e poco fo* » (Beaucoup j'en dis, mais peu j'en fais).

Il ne voulait pas voir de visages moroses auprès de lui. Aussi renvoya-t-il un jour dans sa cellule un Frère renfrogné. « Si ce sont tes péchés qui t'affligent, c'est affaire entre Dieu et toi. Va lui en demander pardon, et reviens-nous avec un bon visage ! »

Il vit venir la mort avec une joyeuse résignation. « Sois la bienvenue, ma sœur la mort ! » Quand il eut rendu l'âme, un grand silence se fit dans sa cellule, envahie par le soir. Aussitôt, dit le chroniqueur, une volée d'alouettes s'abattirent sur le toit de la cabane : leur pépiement se mêla aux prières des moines qui veillaient leur frère.

LA MUSIQUE :

René Chalupt, *George Gershwin, le musicien de la « Rhapsody in blue »* (« Jeunesse de la Musique », Amiot-Dumont, 180 pages). Gershwin a découvert dans la musique populaire (non folklorique) américaine la source cachée d'un langage nouveau. Il débute en 1915 comme pianiste, à 15 dollars par semaine; c'est l'époque où le jazz déploie dans l'art de la syncopée une hardiesse inconnue. Ses fantaisies d'interprétation lui valent quelques déboires ; un chanteur lui crie certain soir : « Vous feriez mieux de jouer du tambour que du piano ! »

Mais il réussit à faire entendre ses mélodies à Broadway ; avec lui le jazz trouvera accès à New-York dans une salle de concert. Un de ses « songs » est chanté à Paris par Loulou Hegoburu, qu'on retrouvera dans *Tip Toes*.

En 1924 la *Rhapsodie en Bleu* conquiert le public de l'Aeolian Hall et révèle un talent plein d'invention et de coloris. Elle lui vaut la célébrité et la fortune, l'amitié des grands. Le duc de Kent, fils de George V, lui dédie sa photographie avec ces mots : « De George à George. » Il est reçu à Paris comme le prince du jazz ; les Concerts Pasdeloup annoncent la *Rhapsodie* à côté du *Concerto en ut mineur* de J.-S. Bach.

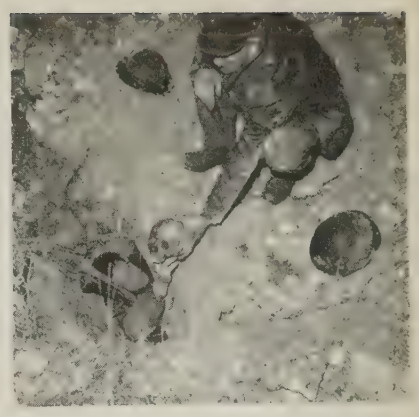
Un kyste au cerveau — fatal à tant de musiciens — l'emporte en 1937, quelques jours après que l'académie Sainte-Cécile de Rome l'eut élu parmi ses membres. Lors de ses obsèques, au temple israélite de New-York, l'orgue joue l'*andante* de la *Rhapsodie*.

Sans doute la presse est-elle tombée dans l'exagération quand elle l'a surnommé « le Beethoven du jazz ». Mais son art exprime les plus subtils reflets d'une sensibilité pleine de nuances. Il aimait à dire : « J'entends souvent de la musique au cœur même du bruit » et rappelait qu'il avait écrit le début de la *Rhapsodie* dans un train...

ALBERT MOUSSET.

LES RELATIONS FRANCO-SIAMOISES

Depuis l'arrivée à Paris, voilà quelques mois, d'un ministre du Siam, les relations franco-siamoises, interrompues depuis la guerre, ont repris leur activité. Coïncidant avec la visite récente en France d'une mission commerciale siamoise, un premier déjeuner a réuni les adhérents de l'Association France-Siam en voie de constitution. On voit ci-dessous le ministre du Siam à Paris, S. E. Luang-Visutr Arthayukti, ayant à sa droite le baron Baeyens, directeur d'Asie au Quai d'Orsay, et M. Pila, ancien ambassadeur de France au Japon, et, à sa gauche, M. Boissonnas, ex-ministre plénipotentiaire, et M. Petithuguenin, ex-conseiller du gouvernement siamois.



ÉPAVES DE LA GRANDE GUERRE

Récemment, à l'entrée du petit village de Roeux, à 8 kilomètres d'Arras, un chasseur, croyant se trouver devant un terrier, faisait une découverte pour le moins inattendue. Dégagé, l'orifice découvrit une profonde cavité où avait été installée par une unité militaire allemande durant la guerre de 1914-1918 une ambulance souterraine.

S'étant munis de lampes, les investigateurs se trouvèrent en face d'un macabre spectacle. Sur des lits métalliques étaient allongés des squelettes, tandis que sur le sol, dans la boue crayeuse, gisaient, pêle-mêle, bottes, fusils et casques allemands. Edifié au flanc d'une carrière abandonnée, cet hôpital de première ligne, préservé par les épaisses tôles ondulées qui le recouvraient, était disparu depuis sous les éboulements.

LES ENFANTS SANS FOYER

Comme suite à l'article sur les « Enfants sans foyer » paru dans ce numéro, signalons que tous renseignements concernant les dons en faveur de l'Enfance abandonnée peuvent être demandés à l' U. N. E. S. C. O., Département de la Reconstruction, 19, avenue Kléber, à Paris.

"NOUVELLE COLLECTION HISTORIQUE"

MAURICE COLLIS

LA GUERRE DE L'OPIUM

Traduit de l'anglais

D'une énorme documentation l'auteur de « la Cité interdite » a extrait l'histoire passionnante de la contrebande de la drogue sur les côtes de Chine et à Canton : palabres, intrigues, concussions, précédant l'argument majeur de ces contrebandiers d'Etat, le canon.

Un vol. avec 12 hors-texte. 500 fr.

CALMANN-LÉVY

COURRIER MUSICAL

Jeunesse et Musique, qu'Armand Ferté dirige avec tant de dévouement, donne plusieurs fois l'an la chance d'un premier récital aux jeunes virtuoses sortis du Conservatoire. Pour étayer leurs cadets des « anciens » s'y produisent parfois. Blanche Tarjus est de ceux-là. Presque une enfant encore, la petite violoniste d'hier est en plein essor. Depuis le premier prix de sa douzième année, la grâce, la délicatesse et la pureté de son style n'ont fait que croître ; il lui reste à acquérir encore un peu de force, et son âge nous rassure. A ses côtés Evelyne Chaufour faisait ses premières armes. Voilà une jeune pianiste bâtie pour l'estrade. Elle a de l'autorité, le sens de l'interprétation, une jolie sonorité ; on la sent qui s'anime avec le public : c'est une nature à la fois souple et brillante. Faisons-lui confiance, car nous aurons certainement à reparler d'elle.

Aux Concerts Colonne la *Symphonie* de Paul Paray voisinait avec le *Concerto* pour piano et orchestre d'Aaron Copland. Il est d'usage — le cahier des charges le mentionne — que les associations symphoniques inscrivent à leurs programmes un certain nombre d'œuvres contemporaines. Mais si l'on a cherché à faire plaisir à nos amis américains j'imagine qu'on eût pu trouver sans peine un morceau plus digne de l'importation ; car je ne vois pas qui cette œuvre peut séduire : ni un concerto, ni du piano, ni de l'orchestre... Peut-être du jazz ? Mais alors sans le charme ni la fraîcheur. Le jazz a fait ses preuves, il a ses adeptes, et je ne rougis pas d'en être à mes heures ; c'est pourquoi sans doute je ne tiens pas à entendre en un lieu destiné, quoi qu'on en dise, à la musique « sérieuse » ces gémissements trop connus de la clarinette solo, ces hurlements soudains des trompettes, ces rythmes syncopés du piano qu'assourdit une percussion mal dosée ; le tout, insuffisant pour l'esprit, fatigue l'oreille ; acte de bravoure pour l'interprète, Jacqueline Schweitzer, souriante et impassible sous les sifflets non mérités par elle...

Paul Paray, après Stan Golestan, de qui la *Rhapsodie roumaine* rassemble toutes sortes d'éléments folkloriques harmonieusement utilisés, eut avec sa *Symphonie en* ut tous les honneurs du concert. Une franche symphonie, solide, construite, de noble architecture, qui s'exprime dans un langage musical enrichi des acquisitions de notre temps, mais qui en élimine résolument les outrances. Profondément lyrique, l'œuvre chante la confiance en la vie, l'effusion qui domine toutes les ironies, tous les scepticismes, en dépit d'un *lento* mélancolique et lourd d'inquiétude. Nul académisme cependant ; Paul Paray est un indépendant ; on ne s'y trompe guère à entendre ce finale vigoureux, sorte de marche volontaire pleine de trouvailles rythmiques et instrumentales. Et quelle science de l'écriture d'orchestre ! A son chef tant aimé le public de Colonne fit ce jour-là une ovation. Paul Paray — ce n'est plus à dire — est de nos chefs français un de ceux que nous placons le plus haut. Mais les fonctions de chef d'orchestre sont très absorbantes, et l'on regrette parfois qu'elles distraient de la composition un musicien aussi complet et qui doit avoir beaucoup à dire encore...

L. MAURICE-AMOUR.

GALERIES

"COULEUR DU TEMPS", 9, rue Arsène-Houssaye
MARQUET, GERNEZ, LAPRADE
CERIA, H. de WAROQUIER, WLERICK.

GALERIE PELLETAN-HELLEU
125, boulevard Saint-Germain — DAN 51-24
CHRISTIANE
DUJARDIN
ÉMAUX DE GRAND FEU

GALERIE CARMINE
51, rue de Seine
LAUZERO

GALERIE LUCY KROHG
JEAN COMMUNAL
10bis, place Saint-Augustin

UNE BELLE PLANTE D'INTÉRIEUR : LE GLOXINIA

Beaucoup de personnes qui voient pour la première fois une fleur de Gloxinia s'étonnent qu'il ne soit pas davantage connu et cultivé. Elles ne manquent pas d'en demander la raison.

La culture du Gloxinia ne présente pourtant pas de difficultés particulières. Sans doute, au début de son existence, cette plante minuscule, issue d'une graine impalpable, est fragile. Elle demande des soins constants, minutieux et une installation horticole (serre chaude) qui sont plutôt l'apanage d'un professionnel.

La plante adulte est beaucoup plus rustique. On trouve dans le commerce des bulbes qui peuvent être cultivés avec la même facilité que le glaïeul.

La véritable raison de cette rareté est la délicatesse extrême de la fleur épanouie, dont le pédoncule se brise comme verre au moindre choc. Il ne saurait être question de lui faire subir un transport quelconque, ou de l'exposer à des manutentions nombreuses dans un magasin.

On conçoit que les fleuristes lui préfèrent des espèces plus solides.

Mais l'amateur qui cultive pour lui un Gloxinia ne connaît pas ces sujétions, et il sera vraiment satisfait d'assister à l'épanouissement de ces fleurs étranges et splendides.

On classe en effet le Gloxinia parmi les plus remarquables plantes à fleurs d'appartement. Tout en étant d'un prix modeste, il rivalise avec les plus brillants azalées ou cyclamens.

Les fleurs tubuleuses, en grappes de coloris francs et très purs, ont leur gorge finement mouchetée de points plus vifs.

Pour nos lecteurs qui désireraient essayer cette culture, nous indiquerons qu'il suffit de placer un bulbe adulte dans un pot ou dans une caisse de 15 centimètres de diamètre garnis de terreau ou de terre légère.

Deux précautions à observer : le Gloxinia doit être maintenu à l'abri du soleil et des courants d'air, mais néanmoins à une exposition très éclairée. Une fenêtre fermée située au nord convient très bien.

Lorsque la fleur est près de s'épanouir (boutons formés) elle doit être déplacée le moins possible, sauf absolue nécessité, et avec précaution.

On voit que ces soins n'ont rien de particulier et ne présentent aucune difficulté.

Ils suffisent cependant pour obtenir une fleur somptueuse, qui décore de façon magnifique et originale un intérieur.

GRAND PRIX DU DISQUE 1949

Cette année, l'académie Charles Cros, composée de critiques musicaux et musicologues de grande notoriété, présidée par Max Pincherle, n'a eu que l'embarras du choix.

Le prix d'honneur a été décerné à *l'Homme et son désir*, de Darius Milhaud (poème de Paul Claudel), orchestre Desormières, Edition de Champrosay. Cette œuvre polytonale et curieusement rythmique où les instruments de percussion ont une part prépondérante et inusitée a fait l'objet d'un tirage de luxe limité à 1.000 exemplaires numérotés.

MUSIQUE SYMPHONIQUE. — *Daphnis et Chloé*, de Ravel. (Orchestre du Conservatoire, dir. Münch.) (Decca) ; la *Symphonie* en trois mouvements, de Stravinski, dirigée à New-York par l'auteur (col.), et la *Symphonie liturgique* d'Honegger, également sous la direction de l'auteur (Decca), bénéficient d'enregistrements exceptionnellement réussis.

CHANT. — Les deux prix de chant reviennent à la *Boîte à musique* (disques B. A. M.). D'une part, les trois *Chansons de Bilitis*, de Debussy, par Irène Joachim, accompagnée dans la plus pure tradition debussyste par Jane Bathori. D'autre part, des *Chants du XVII^e^ italien*, de Bassani et Scarlatti, par l'admirable baryton Gérard Souzay.

INSTRUMENTS. — Sonate en *si* mineur de Chopin, avec l'étourdissant virtuose Dinu Lipatti (Col.) et quatre courtes sonates pour clavecin de Cimarosa par R. Gerlin (Anthologie sonore).

OPÉRA. — Un air de *Mireille*, (scène de la Crau), par Marthe Angelici. (Voix de Son Maître), s'est imposé par sa qualité malgré une sérieuse compétition.

Nous donnerons la fin du palmarès dans un prochain numéro, mais tenons à mentionner, en hors concours, l'album de vingt sonates de D. Scarlatti par Wanda Landowska dont l'interprétation, la technique et l'art de registration ne peuvent être surpassés.

Aucun prix n'a été décerné au chant choral et à la musique de chambre ; le jury n'a pu se départager sur les nombreuses œuvres présentées, en dépit de leur intérêt.

GEORGES SAREVAL.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

La librairie Morihiem a eu l'heureuse initiative de présenter un aspect peu connu de l'œuvre de Marie Laurencin. Ce sont des « Portraits d'hommes », alors que « la Fauvette » — ainsi la surnommait Degas — se plaisait généralement à évoquer la femme au regard de jeune biche étonnée. Harmonies délicatement nuancées de tons pâles, chers à l'artiste, sensibilité et maîtrise du dessin, synthèse des lignes d'un visage qui ne laisse apparaître que les caractéristiques principales du modèle, tant sur le plan réel que sur le plan psychologique.

La Galerie Bernheim Jeune présente actuellement les œuvres de deux jeunes peintres, Pierre Jérôme et Berea. Pierre Jérôme possède des dons et des qualités picturales du plus grand intérêt. Il a déjà un sens très sûr de la composition et de l'harmonie des lignes, qu'il conçoit en de larges arabesques ; ses coloris sont chauds et sonores, nuancés en valeurs, et sa technique est à la fois souple et puissante : tout un ensemble de qualités essentielles qui lui permettront, en travaillant davantage, d'arriver à ce que sa personnalité, qui est déjà assez forte, s'affirme pleinement en se dégageant de certaines influences subies.

Berea, au contraire, semble être fasciné par le côté mondain et facile de l'art. « Brio » ne veut pas dire libre facture et le terme *fa presto* appliqué autrefois à certains artistes italiens vient ici tout de suite à l'esprit devant plusieurs de ses toiles dont l'inconsistance plastique, l'élégance de boudoir et les coloris chatoyants, mais sans le moindre sens des valeurs, donnent à l'ensemble de l'exposition une sorte d'uniformité et de banalité assez pénibles. Il est encore temps pour Berea de se remettre courageusement au travail, car il possède des dons certes, mais à lui de les mettre en évidence !

Georges d'Espagnat expose des aquarelles et dessins à la Galerie J. Le Chapelin. La sensibilité réaliste et poétique à la fois d'Espagnat s'accuse plus encore dans ses aquarelles et dessins que dans ses peintures elles-mêmes. On sent que l'artiste éprouve le besoin d'exprimer des sensations — sinon toujours inédites devant la nature, du moins des émotions personnelles. Et à notre époque où la théorie l'emporte bien souvent sur la sensibilité artistique cela est très réconfortant.

MAURICE SÉRULLAZ.

LE CARÊME A NOTRE-DAME

Après avoir parlé du « Chrétien face à l'argent », puis « face à la vie », le R. P. Riquet le présente cette année « face au pouvoir » dans sa forme la plus générale, tel qu'il apparaît aussi bien dans l'humble décor d'un foyer que dans celui de l'Etat.

Dans sa première conférence, qui portait sur « le Maître et l'Esclave », le prédicateur a démontré que la fin de l'histoire espérée par Hegel et par Marx n'a pas enfanté le paradis sur la terre. « La caserne ou le bagne, a-t-il dit, voilà le seul choix permis par la dictature du prolétariat. »

THÉATRE COMPLET DE RACINE

A l'occasion du 250^e^ anniversaire de la mort de Racine paraît une édition de grand luxe du *Théâtre complet* de notre grand tragique du XVII^e^ siècle, en quatre volumes format 19×24, imprimée en deux couleurs et illustrée par Jacques Grange. L'ouvrage, au prix de 9.500 francs, est en vente aux Editions Marcel Besson, à Grenoble. Compte chèque postal Lyon 215.329. (Et non pas 263.19 comme nous l'avons indiqué par erreur dans notre numéro du 26 février.)

STRASBOURG
capitale européenne

La désignation de Strasbourg comme capitale de l'Union européenne a attiré l'attention sur la contribution importante de son industrie au relèvement de la France.

Dans bien des domaines le souci des émulateurs reste non seulement de reconstruire ce que la guerre avait endommagé ou détruit, mais encore que cette reconstruction assure, à notre industrie notamment, une avance technique suffisante par l'amélioration de la qualité et l'augmentation de la puissance des moyens de production.

Parmi les pionniers de cette renaissance les FORGES DE STRASBOURG tiennent une place importante. L'installation du premier train mécanisé français dans leurs laminoirs de Port-du-Rhin les avait déjà placées parmi les premiers producteurs de tôles fines en France.

Les produits de leurs usines de constructions métalliques de KŒNIGSHOFFEN-STRASBOURG connaissent une vogue croissante sur les marchés français et étrangers. Charpente, tôlerie, mobilier et rayonnages *Strafor* en acier sortent maintenant à une cadence quatre fois plus rapide que celle d'avant guerre.

La reconstruction du parc fluvial français, vue par les dirigeants de *Strafor* sous l'angle industriel, a donné naissance à une chaîne de fabrication de péniches entièrement soudées, à l'inauguration de laquelle de nombreuses personnalités parisiennes et alsaciennes ont participé le vendredi 11 mars 1949.

La préfabrication en usines est poussée jusqu'à la constitution de gros éléments dits « tronçons » qui, complètement terminés avec leurs accessoires, appareils auxiliaires et emménagements, sont transportés dans les chantiers de constructions fluviales.

L'assemblage de ces tronçons, assuré par les FORGES DE STRASBOURG mêmes dans leur chantier du Wacken et aussi par les soins de la Société des Chantiers et Ateliers du Rhin, constitue la dernière et très brève opération avant la mise à l'eau de péniches de 38 m. 50 de longueur, jaugeant 330 t.

Les FORGES DE STRASBOURG ont adapté à une industrie de paix des méthodes utilisées aux U. S. A. pendant la guerre pour la fabrication des « Liberty Ships ».

(Communiqué.)

ECHOS ET NOUVEAUTÉS

VU AU SALON DES ARTS MÉNAGERS

MATELAS « TRÉCA »

UN des plus grands succès du Salon des Arts ménagers 1949 est incontestablement le stand de la *première manufacture française de matelas à ressorts* TRÉCA, (Grande nef - Stand 10, 11, 12).

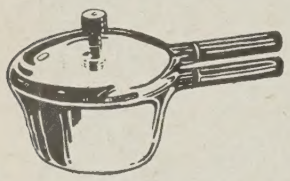
En effet, cette grande firme française, dont le renom n'est plus à faire, mais dont on peut vanter le souci constant de perfectionner sans cesse la qualité et le confort, a réalisé une exposition particulièrement remarquée, mettant en valeur toute la gamme de ses incomparables matelas.

L'intérêt du visiteur est tout particulièrement attiré par une des dernières créations TRÉCA, le matelas TRÉCA-PULLMAN, dont l'originalité est d'être *climatisé, chaud l'hiver, frais l'été.* Ce merveilleux résultat est obtenu par le rembourrage, un côté laine nappée ou Tropal (côté hiver) ; l'autre côté, coton cardé (côté été), le tout monté sur carcasse métallique absolument insonorisée par un verrouillage breveté des ressorts.

En considérant le choix des fabrications TRÉCA, du TRÉCA UTILITAIRE en passant par le TRÉCA PULLMAN, jusqu'au TRÉCARITZ, c'est-à-dire du plus sobre au plus luxueux, on a le sentiment que TRÉCA, s'éloignant de la solution facile des fabrications en série de modèles moyens, a voulu créer une gamme parfaite de matelas tous perfectionnés, de haute qualité et de grand confort, permettant ainsi à chacun d'acquérir, selon ses possibilités, le matelas de ses rêves, si bien que, très bientôt, il sera courant de dire *mon* TRÉCA au lieu de mon matelas.

Brochure 49, gratuite sur demande à TRÉCA, boîte postale 99, Paris (17e).

LA COCOTTE MINUTE...



... est une cocotte à cuisson rapide basée sur le principe de semi-autoclave.

En effet, pointeau et contrepoids règlent la pression et la température à l'intérieur de la COCOTTE.

Le pointeau est librement posé sur son siège, par conséquent il ne peut se produire aucune surpression.

La COCOTTE MINUTE assure des économies de combustible de l'ordre de 60 %. Grâce à la cuisson rapide à l'abri de l'air ni les vitamines ni les sels minéraux ne sont détruits.

S. F. I., 22, rue Legendre, Paris (17e). Tél. : CAR. 69-36.

ATTENTION!

MIEUX vaut n'avoir pas de coffre-fort que d'avoir un coffre soi-disant fort, car c'est indiquer au cambrioleur la cachette où il n'a qu'à puiser.

C'est pourquoi nous vous disons : attention !

N'achetez pas un coffre-fort sans prendre vos garanties. Vous pouvez le faire facilement.

Exigez de votre vendeur qu'il précise *sur facture:*

— La protection par un *blindage* et la nature de ce blindage ;

— La nature des *garnissages* qui doivent être à l'épreuve du chalumeau et de la calcination ;

— *Le dispositif de sûreté* de la serrure et son mode de fixation à la porte (par exemple, une serrure soudée à la porte ne peut pas être arrachée).

Le vendeur risquerait trop gros à certifier sur facture des protections qu'il saurait lui-même très insuffisantes.

Cet avis vous est donné par les Coffres-forts BAUCHE, première marque française, 93, rue de Richelieu, Paris (2e). Documentation sur demande.

LE CHAUFFE-BIBERON ÉLECTRIQUE « QUICK » SANS EAU

LE chauffe-biberon électrique QUICK permet à chaque tétée le réchauffement simple et hygiénique des biberons préparés tous à la fois.

Fonctionnant sans eau, il évite les inconvénients du bain-marie et de la bouilloire électrique. Avec QUICK plus d'allées et venues à la cuisine pendant les nuits d'hiver.

L'appareil, en belle céramique, est à portée de la main sur la table de chevet.

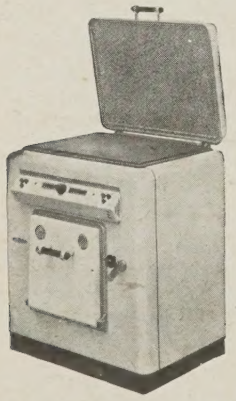
Renseignements et gros : Société STELLOR, 11 *bis*, rue de Milan, Paris (9e).

ON PEUT ENFIN METTRE LA CHALEUR EN CONSERVE

ON a fort remarqué, au dernier Salon des Arts ménagers, la super-cuisinière OTHERMO à accumulation électrique. Son coffre émaillé blanc attirait d'abord les regards par son élégance racée. Et une foule de visiteurs alléchés s'attardait devant cet ensemble culinaire d'une conception inédite, répondant à tous les besoins modernes.

Il faut sans doute rechercher la cause de ce succès dans les nombreux avantages offerts par cet appareil vraiment révolutionnaire.

La super-cuisinière OTHERMO se branche sur le courant lumière comme *un fer à repasser.*



Les réseaux de distribution, saturés, refusant d'accorder les branchements « force », la ménagère peut donc quand même bénéficier des immenses avantages de la cuisine électrique, tout en réalisant une appréciable *économie de consommation.*

Le bloc spécial d'accumulation OTHERMO emmagasine l'énergie sous forme de chaleur et la restitue au moment de l'emploi ; sans que la puissance instantanée nécessaire dépasse jamais les 1.000 watts admis par les réseaux sur toutes les installations existantes.

La chaleur fournie par ce bloc suffit à la majeure partie des besoins culinaires, mais l'usager dispose en outre de résistances d'appoint qui fournissent le complément nécessaire à certaines cuissons.

Toujours prête à fonctionner, la super-cuisinière OTHERMO se rit des coupures et *met de la chaleur en conserve* au service de la maîtresse de maison.

Grâce à sa conception entièrement nouvelle elle offre à la ménagère *trois appareils pour la consommation d'un seul.* Elle comprend en effet :

— Une plaque de chauffe universelle à température réglable, acceptant jusqu'à six casseroles.

— Un four spacieux (32×30×47 centimètres) se maintenant automatiquement à 65-70 degrés, mais pouvant être porté jusqu'à 300 degrés. Ce four comporte un grill, une lèchefrite, une plaque à pâtisserie, un ramasse-sauce. Il peut, de plus, être utilisé en marmite norvégienne, en chauffe-plats et en étuve.

— Enfin, un chauffe-eau de 45 litres distribuant sous pression de l'eau chaude à 75 degrés dans toute la cuisine.

L'ensemble de l'installation est commandé par un tableau de réglage breveté dont les voyants lumineux signalent le fonctionnement et le degré d'alimentation des éléments en service.

Conçue, étudiée et fabriquée en France, la cuisinière OTHERMO présente un ensemble d'éléments inédits et universellement appréciés. Perfection en matière culinaire, facilité d'emploi, sobriété et élégance des lignes, installation sans difficulté, économie, c'est le dernier mot du progrès. C'est la cuisinière de l'avenir.

Des facilités de paiement (échelonnement sur plusieurs mois) peuvent être accordées. Tous renseignements et brochures sont envoyés gracieusement sur demande adressée à la Compagnie française OTHERMO, 52, Champs-Élysées, Paris.

UN LINGE DE TABLE MODERNE

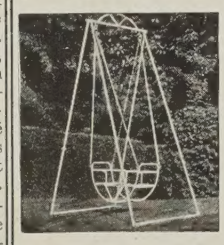
PLUS de nappes déchirées ni de toiles cirées ordinaires. Recouvrez votre table de salle à manger et de cuisine avec une Nappe de Tarare, vous aurez ainsi un linge de table toujours net, pratique et vous embellirez votre maison.

Nous avons remarqué à l'Exposition des plastiques 1949, qui vient de se tenir au Pavillon de Marsan à Paris, quelques échantillons de cet article de qualité.

Après l'apparition sur le marché de toiles synthétiques dites de remplacement, la firme B. A. T., boulevard Garibaldi à Tarare, présente un article sérieux, indéchirable, résistant parfaitement à la chaleur, intachable, décoré avec goût.

L'entretien de ce linge plastique est très facile : après un long service, le passage d'un chiffon humide et légèrement savonneux, suffit à le rendre aussi net que le premier jour. Une grande variété de coloris et dessins vous permettra de choisir la nappe s'accordant avec vos goûts et votre intérieur. Mais exigez pour votre satisfaction totale la NAPPE DE TARARE.

POUR LES GRANDS ET LES PETITS UN SUPERBE CADEAU



intéressant, agréable et durable :

— Balançoires de jardin à une et à deux places ;

— Portiques de sport en tube d'acier ;

— Groupes de balançoires pour écoles.

Fabricant : Établissements MARCHAND, 21, rue du Gué, Rueil-Malmaison (Seine-et-Oise). Tél. MAL. 08-93.

Livraison rapide. Prix abordables.

UNE NOUVEAUTÉ QUI HONORE LA TECHNIQUE FRANÇAISE

NOUS avons assisté cette année à la naissance du plus perfectionné des appareils de cuisson sous pression : le modèle 1949 de la fameuse COCOTTE HENRI IV, supérieur aux plus récentes réalisations américaines.

La suprématie incontestée de cette nouveauté sensationnelle, qui bénéficie de huit années d'études, tient surtout à son extrême simplicité d'emploi : une légère poussée de droite à gauche suffit pour fermer le couvercle ; et le bloc-contrôle, tout en indiquant exactement la pression, avertit lorsque la température de cuisson est atteinte.

La fameuse COCOTTE HENRI IV est tellement simple que même un enfant peut s'en servir. Fabriquée en aluminium poli à haute conductibilité, elle est toujours propre.

Grâce à elle, vous préparez des plats délicieux en quelques instants, un repas complet en vingt minutes : cette extraordinaire rapidité de cuisson vous permettra d'économiser chaque année 8.000 francs de combustible et même plus.

La fameuse COCOTTE HENRI IV est garantie un an, mais elle dure toute la vie. Elle est vendue dix jours à l'essai.

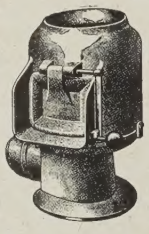
Elle est fabriquée dans les contenances de 6, 8, 10 et 12 litres. Prix spécial de diffusion de la cocotte 6 litres : 6.400 francs (taxes comprises) au lieu de 7.300 francs.

La fameuse COCOTTE HENRI IV sera bientôt complétée par une série de quatre casseroles autoclaves présentant les mêmes avantages.

La fameuse COCOTTE HENRI IV est en vente dès à présent dans toutes les bonnes maisons et à Paris, notamment au Bazar de l'Hôtel-de-Ville, au Bon Marché, au Printemps, à la Samaritaine et à la fameuse COCOTTE HENRI IV, 38, avenue du Général-Michel-Bizot, Paris (12e).

Tous renseignements et brochures sont envoyés gratuitement sur demande.

AMÉLIORATION DU CONFORT MÉNAGER



JUSQU'A ce jour seules les cuisines de collectivités pouvaient bénéficier des avantages incontestés que procurent les épluche-légumes électriques.

La SAMA, spécialiste en ce domaine, met à la disposition de la maîtresse de maison l'épluche-légumes ménagère électrique OP. 1 qui permet d'éplucher en un temps record : pommes de terre, carottes, raves, salsifis, etc.

OP. 1 travaille se ule et proprement, n'exige aucun entretien et peut être confiée entre toutes mains.

OP. 1 est équipée d'un moteur électrique 140 watts monophasé 110 ou 220 V. anti-parasites, et est lubrifiée pour une très longue durée de service.

En vente chez les spécialistes d'appareillage électro-ménager.

Documentation sur demande sans engagement : SAMA-MONTLUÇON (Allier). Tél. 12-80 et 16-51.

INVENTEURS

POUR lancer vos nouveautés, utilisez notre rubrique ; c'est le plus sûr moyen de vous faire connaître.

Adressez-vous pour cela à la Publicité MOULIN, 6, rue de Milan, Paris (9e). TRI 45-11.

PAS DE COURANTS D'AIR DERRIÈRE VOTRE FENÊTRE

... si elle est équipée avec des joints métalliques Benoît. Par ce moyen rationnel vous éliminez en outre les infiltrations de vent, pluie, bruit et poussières.

L'économie de chauffage réalisée est de l'ordre de 35 %. Augmentation de la température de 4° à 6°.

Posés en feuillures des fenêtres et portes, parfaitement flexibles et inoxydables, les joints Benoît sont garantis dix ans et pratiquement inusables.

Des milliers de références.

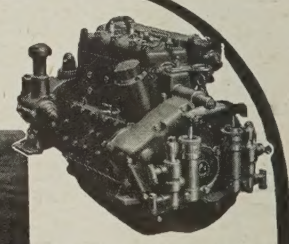
Demandez la documentation n° 46 sans engagement de votre part aux Ets E. BENOIT ET Cie, 11, rue des Petites-Écuries, Paris (10e). PRO. 27-09. Agence et pose dans toute la France.

Représentant à Alger :
M. Heiles, Les Brises, Pointe-Pescade.

la pinasse

COUACH

TYPE "ARCOA" 48



COUACH
ARCACHON - FRANCE

PINASSE équipée du moteur marin 15 CV COUACH, à régime lent et pompe à pistons.

Avantages : augmentation de vitesse à puissance égale. Grande stabilité. Tenue à la mer remarquable. Economie de combustible. Facilité de réparation. Faible tirant d'eau. Manœuvre aisée par un seul homme. Charge utile : 3 tonnes.

PYRENE PP

Protection contre L'INCENDIE

Ets PHILLIPS & PAIN
MONTROUGE-SEINE

5 MINUTES *chaque jour avec*
NEOSANO AUTO-MASSEUR
donneur
SANTÉ - SVELTESSE
FORME - DYNAMISME
VENTE DANS TOUTES BONNES
PHARMACIES, SPÉCIALISTES
et chez le fabricant, Prix imposé frs 1550
Sté SODICO, 90 Rue Mercière, LYON (Rhône) France
INSCRIT CONTROLE FEDERAL DES MEDICAMENTS N° 12468

C.C.C. *35 à 41 Boul^d Haussmann Paris*
Manteaux de pluie
caoutchoutés pour forte pluie
imperméabilisés pour petite pluie
Gabardines
pour ½ saison avec doublure amovible pour le froid

RUBRIQUE IMMOBILIÈRE

DEAUVILLE très belle villa, bon état, très confortable, 8 pièces, vendue meublée.
FEAU 132, Bd Haussmann. LAB. 69-34, Paris.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

SERVICE DES DOMAINES

CHAMBRE DES NOTAIRES, place du Châtelet, PARIS, par le ministère de M^e **VIDECOQ**, notaire à Paris, le 5 avril 1949, à 14 h.

1° **TRÈS BEL IMMEUBLE COMMERCIAL, 23, B^d HAUSSMANN**
dont **un étage entièrement libre. Revenu brut : 624.000. M. à p. : 18.000.000.**

2° **DEUX BEAUX IMMEUBLES DE RAPPORT**

a) 6, sq. **DESNOUETTES** (XV^e). Revenu brut : 131.636. **MISE A PRIX : 3.500.000.**

b) 8, sq. **DESNOUETTES** (XV^e) Revenu brut : 145.548. **MISE A PRIX : 3.000.000.**

RENS. : M^e **VIDECOQ**, not. à PARIS, 16, r. de Liège (tél. TRI 41-84).
Direction des Domaines de la Seine, 9, r. de la Banque, PARIS (tél. CEN 32-00).

DOMAINE DES BRULLYS

Le 4 avril 1949, à 14 h. 30, **MAIRIE DE VULAINES-SUR-SEINE** (S.-&-M.), en **7 LOTS :**

1^er lot. — **CHATEAU**, dépendances, surf. 9 ha 35 a 02 ca. **MISE à PRIX : 7.000.000** de francs.

2^e lot. — **MAISON D'HABITATION**, jardin et serres, surf. 48 a 73. **MISE à PRIX : 500.000** fr.

3^e lot. — **JARDIN** potager, 48 a. **MISE à PRIX : 100.000** fr.

4 LOTS de parcelles de terre et **de bois** Mise à prix : 10.000 à 40.000 fr.

LIBRES DE LOCATION
RENS. DIRECTION de MELUN, 32, rue Saint-Ambroise (tél. 2-93).
BUREAU DE FONTAINEBLEAU, 163, rue Grande (tél. 31-49).

TOUS RENSEIGNEMENTS sur les ventes du **SERVICE DES DOMAINES** vous sont donnés par le **BULLETIN OFFICIEL d'ANNONCES** (Service de Publicité, 104, rue Richelieu, PARIS-2^e (tél. Ric. 63-46 à 49). **ABONNEMENT ANNUEL 700** fr.

ULTRA
BESANÇON
67 ANNÉES D'EXPÉRIENCE ET DE PROGRÈS
MONTRES DE GRANDE CLASSE
VENDUES SEULEMENT CHEZ LES
BONS HORLOGERS

Vous qui aimez les Fleurs Choisissez les plus belles
L'ETABLISSEMENT HORTICOLE
Léon PIN *vous offre*
son colis
"OGNONS A FLEURS D'ÉTÉ"
Ce colis contient :
20 GLAIEULS
hybrides nouveaux à très grandes fleurs pour bouquets.
10 MONTBRETIAS Orangés
à floraison continuelle.
1 CANNA
à fleurs d'orchidées.
1 GLOXINIA Erecta
magnifique espèce nouvelle et peu connue à fleurs tubuleuses finement mouchetées pouvant être cultivée au jardin, ou en pot, comme plante d'appartement.
Le colis franco domicile : **525 francs**
Une notice illustrée de culture ainsi qu'un catalogue-album contenant reproductions en couleurs naturelles de fleurs sont joints gratuitement sur demande aux envois.
Paiement par mandat ou chèque joint à la commande (dans la même enveloppe) ou contre remboursement à réception (frais de remboursement en plus).
ETABLISSEMENT HORTICOLE LÉON PIN
SAINT-GENIS-LAVAL, près LYON (Rhône)
P. 54

François Auchard
EST UNE MARQUE
ORNEMENTS ET FANTAISIES DE COIFFURES
Peignes de Toilette "JASPECAILLE" façonnés main
Exclusivité "RHODOÏD" *Marque déposée*
OYONNAX (AIN) - PARIS 26, B^d de Strasbourg

SOUVENIRS DU BARON DE CRAC OU UNE ÉVASION DE LA BASTILLE, par CAMI.

J'étais pour quelque peccadille,
Une œillade à la Pompadour,
Dans un cachot de la Bastille,
Prisonnier en haut d'une tour.
Aussitôt je mis à l'étude
Un plan — je le dis entre nous —
Dont l'illustre évadé Latude
Aurait pu se montrer jaloux !

Dans cette prison confortable
On pouvait, ainsi qu'à l'hôtel,
Avoir un menu délectable,
En tout point digne de Vatel.
J'avais remarqué tout de suite
Que mon geôlier n'aimait pas l'eau,
C'est de là qu'un projet de fuite
Germa soudain dans mon cerveau !

Le roi, plus humain que Tibère,
Nous permettait de recevoir.
Un jour je dis à mon cerbère :
« Mon frère jumeau vient me voir,
Mais pour dîner il a grand'peine
D'arriver à l'heure. Aujourd'hui,
Je n'attendrai pas qu'il s'amène.
Sers-moi, je commence sans lui. »

Pendant qu'il me servait, sans trêve
Je lui baille beaune, bordeaux,
Et bientôt, d'une voix de rêve,
Il dit : « Voici votre jumeau ! »
Ivre mort il me voyait double,
Aussi lorsqu'il me vit partir
Il me laissa filer sans trouble,
Croyant voir mon jumeau sortir !

Mais voyant mon « double » me suivre,
Il bondit — j'en eus quelque émoi —
Titubant, de plus en plus ivre,
Sur mon « double » qu'il prend pour moi !
Et, victime de son mirage,
L'ivrogne enferme tout à trac
A quadruple tour mon « image »,
Laissant filer le vrai de Crac ! »

chausse la femme élégante

Séducta

CHARLES JOURDAN et FILS _ ROMANS (FRANCE)

Le Directeur-Gérant :
G. CAHEN-SALVADOR.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie de Bobigny.
Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 1er trimestre 1949.
Imprimeur nº 79.